IMAGES

No. 675 — LE CAIRE (EGYPTE) 17 AOUT 1942

LE DUC DE GLOUCESTER A ADEN

Après une vaste tournée dans le Moyen-Orient, aux Indes, en Somalie, en Abyssinie et en Erythrée, le duc de Gloucester s'est rendu à Aden où on le voit ici, à dos de chameau, passant en revue le « Aden Camel Corps ». Le duc est en ce moment de retour en Grande-Bretagne.



DANS CE NUMERO:

LES EVENEMENTS DES INDES

20 millièmes
En PALESTINE : 25 mils
En SYRIE & LIBAN : 25 piastres

Nos lecteurs écrivent..

M. Z.

● *En effet, pour vous perfectionner dans la langue française, rien n'est plus utile que de lire beaucoup. Il existe des tas d'ouvrages pour jeunes filles de votre âge, à la fois intéressants et instructifs... Je vous conseillerai également de prendre des cours de conversation et de vous exprimer en français chaque fois que vous en aurez l'occasion. Ne soyez pas timide et dites-vous que c'est là un moyen très efficace pour vous familiariser avec cette langue.*

Je ne connais pas l'adresse que vous me demandez.

Je l'aime à la folie

J'ai dix-huit ans et j'aime follement un jeune homme de quatre ans plus plus âgé que moi. Mais il ne peut m'épouser avant d'avoir une situation assise et, d'autre part, mes parents voudraient me voir faire un mariage plus avantageux. L'autre soir, à la maison, j'ai eu une scène terrible avec mon père qui m'a absolument interdit de revoir ce jeune homme. Que faire, Horatius ? Je préférerais renoncer à la vie plutôt qu'à mon amour.

● *Allons, allons, chère petite enfant, ne vous laissez pas aller à de pareilles extrémités. Calmez-vous, de grâce. Si le jeune homme est digne de votre amour, je crois que vous parviendrez à faire entendre raison à vos parents. Mais ils sont certainement meilleur juge que vous, et pour qu'ils s'opposent si catégoriquement à votre mariage, ils doivent avoir, pour cela, des raisons sérieuses. Vous ne pourrez que leur être reconnaissante plus tard d'avoir empêché une union qui, sans doute, ne vous eût ménagé qu'amères déceptions et désillusions profondes. Réfléchissez bien. Consultez des amis de votre famille et tâchez de dominer vos sentiments. Votre inexpérience des gens et des choses pourrait vous jouer de très vilains tours si vous ne comptez que sur votre jugement propre.*

Yvette déçue

Il m'avait juré un amour éternel. Aujourd'hui, il m'avoue aimer une autre femme. Voici ce qu'il m'a écrit il y a quelques jours : « Je vous aime toutes deux d'un amour égal, mais puisque tu me proposes la séparation, j'accepte. » Hier, je reçois une nouvelle missive dans laquelle il me demande de lui pardonner, car il ne peut vivre sans moi. Que pensez-vous de cette attitude, Horatius, et croyez-vous que mon ami soit sincère ?

● *Votre ami a une tête de girouette et ne semble pas digne de l'amour que vous lui portez. Versatile à l'extrême, ne sachant pas lui-même ce qu'il veut, je vous conseillerai de ne plus reprendre vos relations avec lui. Vous méritez un autre amour, et, surtout, un amour sans partage.*

Jérôme

Est-il vraiment nécessaire, cher Horatius, que la femme que l'on épouse soit d'une intelligence au-dessus de la moyenne ? Je connais une jeune fille qui me plaît infiniment, possède d'excellentes qualités, mais ne paraît pas jouir d'un esprit très profond. D'une instruction sommaire, elle ferait, d'autre part, certainement une bonne épouse et une bonne mère.

● *Que demandez-vous de plus, mon bon monsieur, et pourquoi hésitez-vous encore devant tant de brillantes qualités beaucoup plus importantes, à mon avis, qu'une intelligence transcendante, au contraire plutôt embarrassante chez une femme ? A vous de développer en elle certaines qualités d'esprit. La femme a un caractère d'adaptation qui lui est propre et je suis sûr, qu'en très peu de temps, vous la promènerez avec fierté dans des salons amis.*

Marie-Rose

● *Tout d'abord je n'ai pas cinquante ans, mais trente-neuf ; ensuite, ma personnalité ne doit intéresser personne. Je suis là pour répondre aux lettres que m'adressent mes correspondants en essayant de leur donner les conseils qui me paraissent les plus judicieux. En ce qui concerne votre question, je trouve que vous avez parfaitement raison d'agir comme vous le faites. Il est invraisemblable que votre ami, qui s'exhibe continuellement avec d'autres femmes, vous voue un amour très profond. Je vous conseillerai même d'éviter de le rencontrer en dehors de chez vous. Là, puisque vos parents ont des raisons de le recevoir, tenez-vous dans la réserve la plus discrète et manifestez-lui la plus complète indifférence.*

Ginette malheureuse

Mon mari, qui est d'une jalousie féroce, m'empêche de prendre des bains de mer dont, cependant, je raffole. Nous avons eu plusieurs discussions à ce sujet. Il ne veut rien entendre. Dois-je m'obstiner ou me plier à ses exigences ?

● *Je ne sais, chère amie, votre degré d'amour envers votre mari. Mais il me semble que lorsque l'on aime quelqu'un véritablement on consent à certains sacrifices, et celui-là ne me semble pas être bien grand. Evidemment, je conçois que vous ressentiez de l'irritation d'être privée d'un amusement qui vous est particulièrement agréable, mais entre deux maux il faut toujours choisir le moindre.*

Cœur troublé

Mon mari qui est un grand travailleur arrive le soir, à la maison, bien épuisé par une journée de tension continuelle. Cependant, pour me faire plaisir, il consent à sortir et, souvent, nous allons au cabaret. Là, trop fatigué pour danser, il préfère regarder. Quelquefois un ami vient m'engager. J'accepte avec le consentement de mon mari. Mais je remarque que son visage se rembrunit chaque fois que la chose se produit. Croyez-vous qu'il en a de la peine et que je devrais cesser tout à fait de sortir ?

● *Permettez-moi d'admirer votre noblesse de sentiments. Mais je puis vous tranquilliser complètement. Votre mari ne prend aucun ombrage de la chose et il n'y a aucun mal à ce que vous continuiez de sortir. Son visage rembruni n'est que l'expression de quelqu'un laissé seul avec lui-même et qui pense, sans doute, à ses affaires. N'ayez donc aucun scrupule et continuez à vous amuser.*

Egypto-Circassienne

● *Le meilleur moyen serait pour vous de vous adresser au Consulat de Grande-Bretagne, rue Gameh Charkass, qui vous donnera tous les renseignements nécessaires.*

Femme désemparée

Venez à mon secours, mon cher Horatius. Vous êtes le seul dont les conseils sauront me tirer d'embarras. Etablie au Caire avec mon mari, depuis un an, j'ai appris par de bonnes amies, toujours prêtes à renseigner, que mon mari m'est infidèle, et cela depuis que nous nous sommes installés dans la capitale. J'ai eu même des détails très précis. Le psychologue que vous êtes saura me dire quelle devra être mon attitude avec lui. Mariée depuis quinze ans, ayant trois enfants, je ne l'aime plus d'amour, mais ai pour lui une très tendre affection. Cependant, je me sens vivement atteinte dans mon amour-propre.

● *En femme intelligente, faites l'ignorante jusqu'au bout. Du moment que votre mari se comporte avec vous de manière correcte, que ses aventures extra-conjugales se passent avec une certaine discrétion, continuez à ignorer tout ce qui a lieu en dehors de chez vous. N'oubliez pas que vous avez des enfants et qu'il ne servirait à rien d'arriver au scandale. Les hommes sont tous les mêmes, ma chère amie. N'ayez pas d'illusions sur leur compte et vous ne serez jamais déçue.*

HORATIUS

IMAGES
Hebdomadaire paraissant le Lundi
Publié par la Maison d'Edition "Al Hilal"
E. & C. ZAIDAN
Directeurs-Propriétaires
Bureaux : Au Caire : Immeuble Al Hilal, Rue El Amir Kadadar, Téléphone : 46064 (5 lignes). Alexandrie : 42, rue Nébi Daniel, Tél. 27412.
ABONNEMENTS
Egypte et Soudan (nouveau tarif) .... **P.T. 100**
Pays faisant partie de l'Union Postale Universelle **P.T. 130**
Autres pays .... **P.T. 160**
Adresse : Poste Centrale - Le Caire

L'ÉCRAN de la Semaine

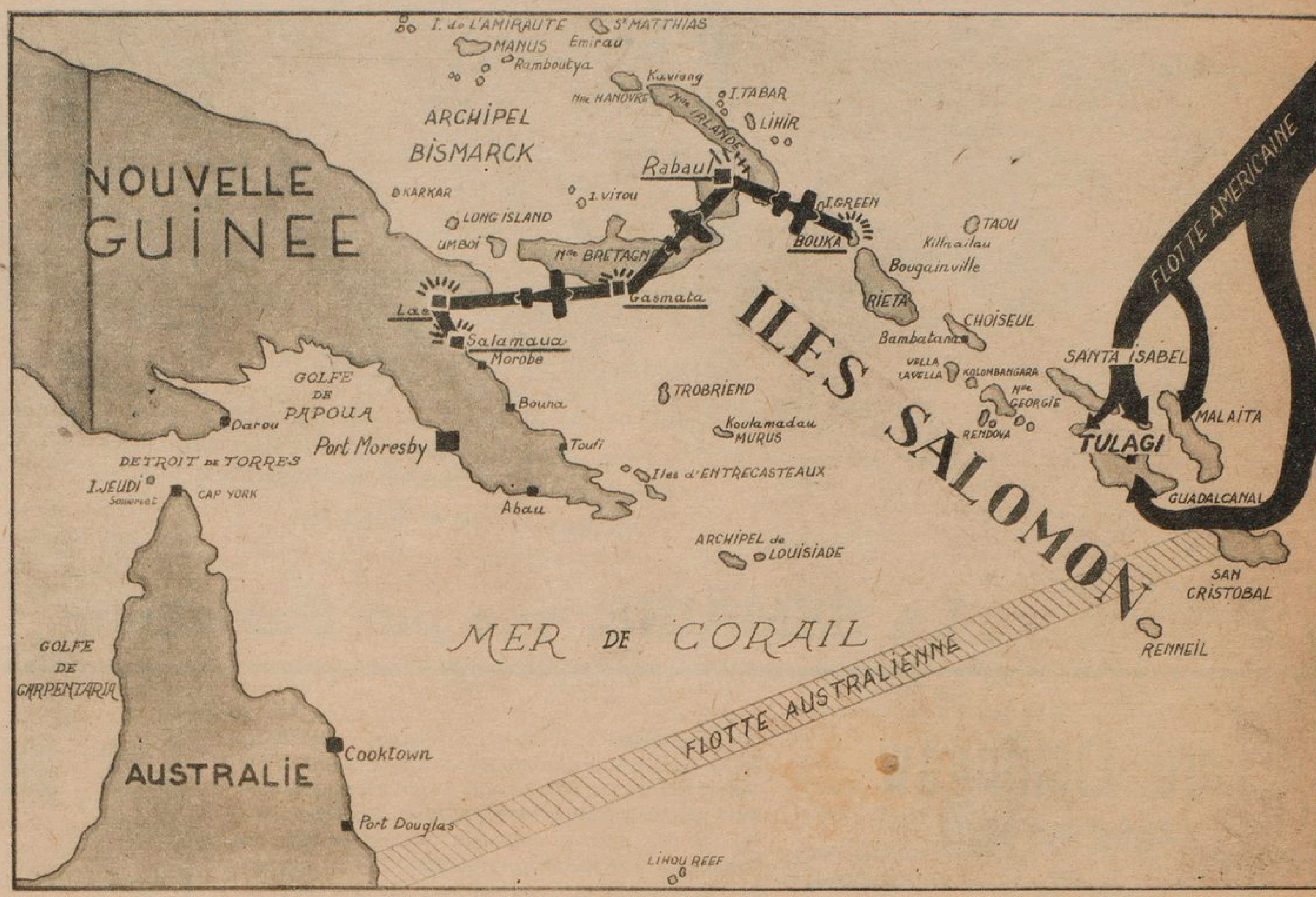
4ème Année de guerre

Au cours d'une allocution prononcée à la Délégation de la France Combattante au Caire, la semaine dernière, le général de Gaulle se félicitait que la guerre soit sur le point d'entrer dans sa quatrième année. Que cela signifie-t-il ? Ne paraîtrait-il pas plutôt, notamment après les derniers succès de l'Axe en Russie, que la situation ne s'est guère améliorée et que la prolongation de la lutte ne fait qu'ajourner une issue plus ou moins probable ? Il n'est pas de plus grande erreur. Et ce serait méconnaître singulièrement les caractères de l'offensive moderne que de s'imaginer qu'elle puisse se suffire de succès à long terme.

L'on prétend parfois que Hitler a jusqu'ici réalisé point par point son programme de victoire exposé dans « Mein Kampf ». Cela est vrai s'il s'agit de territoires, mais absolument faux s'il s'agit de l'horaire. Les plans nazis, il faut en convenir, sont bien en retard. Dans l'esprit du Führer, les effets du blitzkrieg devaient être foudroyants et se produire de telle sorte que toujours les profits excédassent de beaucoup les pertes. Jusqu'à la campagne de France, l'Allemagne a, par ses conquêtes faciles, accru sensiblement la puissance de sa machine de guerre. En frappant ses adversaires séparément les uns après les autres, grâce à ses manœuvres diplomatiques, elle facilita grandement sa tâche. Mais avec la guerre de Russie, les déboires allemands commencèrent. Jusque-là, toutes les entreprises nazies avaient été largement fructueuses. En Russie, par contre, premier choc armé sérieux dont la machine de guerre allemande sortira nécessairement très affaiblie. Après un hiver de guerre que les Allemands avouent avoir été très rude, voici qu'ils envisagent maintenant un autre hiver qui devra être, selon eux, un hiver de liquidation. Une fois qu'il aura coupé les Russes du Caucase, le haut commandement allemand espère venir rapidement à bout des armées soviétiques réduites à leurs stocks locaux. Mais il faudrait naturellement qu'il atteigne d'abord ses objectifs dans la guerre du Caucase. De toute façon, l'Angleterre et les Etats-Unis devront mettre tout ce temps à profit pour distancer l'industrie militaire allemande et lui porter enfin des coups décisifs.

Le 7 août à l'aube une flotte américaine venant de Hawaï se dirigea vers les îles Salomon. Après avoir préparé le terrain par des bombardements navals, les troupes américaines débarquèrent dans trois îles, dont Tulagi fut le centre principal des opérations. Simultanément, des avions américains et australiens basés en Australie faisaient subir aux bases aériennes de Salamaoua, Lae, Gasmata, Rabaul et Bouka des « raids de harassement » dont le but évident était d'empêcher l'aviation nippone de venir à l'aide des garnisons des îles.

Cette action combinée a eu jusqu'ici des résultats satisfaisants. Les fusiliers marins américains ont réussi à consolider leurs positions, occupant le plus grand aérodrome de Guadalcanal, et ont effectué un nouveau débarquement dans l'île de Malaïta.



Les îles Salomon

TREMPLIN POUR L'OFFENSIVE ALLIÉE

Ces îles Salomon, sur lesquelles une attaque américaine vient d'avoir lieu, réalisent bien le type de l'archipel du Pacifique. Succession d'îlots de grandeurs diverses, elles attirent l'attention des savants parce que, reposant sur un socle sous-marin d'une profondeur de 2.000 mètres, elles atteignent des altitudes relativement considérables : 3.000 mètres. On ne doute plus qu'elles étaient jadis soudées au continent. Mais leur climat humide et chaud est bien celui des tropiques. Leur terre se couvre d'une riche végétation de forêts et de plantes à fortes essences. C'est le pays du gingembrier.

La population indigène — Négritos de l'intérieur et Papous du littoral — ont malheureusement le palais infiniment plus exigeant. Jusqu'au début du siècle, ils se nourrissaient de chair humaine. On ose penser que le condominium anglo-allemand sous lequel ils ont vécu depuis 1898 jusqu'à la dernière guerre a réussi à les... désintoxiquer. Le pittoresque n'aurait rien perdu à être débarrassé de ces mœurs homicides. Ces anthropophages sont, par ailleurs, coquets. Souvent leurs cheveux crépus et ébouriffés sont décolorés au moyen de la chaux et ornés d'un peigne de bambou agrémenté d'un plumet rouge. Un diadème de coquilles blanches, des colliers en canines de chiens, des pendeloques en nacre, mais aussi — tenez-vous bien — des anneaux de bras et de jambes sont leurs parures habituelles.

Ici, ceux qui croient que l'homme est né agneau en restent pour leurs frais d'illusions.

Un voyageur raconte sur les indigènes des îles Salomon des histoires savoureuses.

Au centre de chaque village (mais son récit date d'une trentaine d'années), dans une grande maison commune, dont les murs sont peints, où les poutres et les planches du toit sont décorées de dessins, on fait cuire à petit feu les prisonniers de guerre. Ce sont de charmantes coutumes qui le veulent ainsi. Mais les Papous-femmes ont sans doute le cœur faible. Et l'entrée de ces maisons leur est strictement interdite...

ROOSEVELT REPORTER

Un reporter du « Mirror » de New-York demanda au président Roosevelt de lui suggérer un titre pour une déclaration qu'il avait faite et au cours de laquelle il avait cité quelques phrases de Lincoln. Le Président suggéra : « Roosevelt mentionne Lincoln et tire un parallèle. » Le journal publia l'article qu'il fit précéder du titre de Roosevelt. Le lendemain, le Président recevait un chèque de 5 dollars et 94 cents représentant sa rémunération, sur la base des tarifs journalistiques d'Amérique, pour avoir suggéré un titre.

M. Saradjoglou

ET LA POLITIQUE TURQUE

L'éloquence turque a ceci de particulier qu'elle ne se grise pas de vains mots. M. Saradjoglou a prononcé la semaine dernière un discours qui reste dans cette tradition de sobriété. Il n'en est que plus riche de substance. La Turquie s'est, d'ailleurs, choisi depuis le début de la guerre une ligne de conduite dont elle n'a pas dévié : neutralité. Le chef de son gouvernement a seulement pris la parole pour affirmer que le pays demeure fidèle à lui-même et à ses engagements.

Il n'a pas eu recours à des fioritures supplémentaires, et c'est précisément cette franchise et cette loyauté qui sont appréciées par les belligérants des deux camps. On observait ici, récemment, les regrets avec lesquels les milieux officiels de Berlin avaient accueilli le rappel de l'ambassadeur turc en Allemagne. Il nous faut cette fois enregistrer la grande satisfaction que manifestent les dirigeants de l'U.R.S.S. à la désignation du nouvel ambassadeur de Turquie à Moscou. Ce diplomate est parti la semaine dernière et M. Saradjoglou lui-même l'a accompagné à la gare. Détail qui souligne l'intérêt qu'attache le gouvernement d'Ankara à ses relations avec la Russie.

On se trouve ainsi conduit à rendre hommage en passant au réalisme qui inspire la politique turque et qui, en vingt ans, a substitué une belle amitié à une méfiance séculaire...

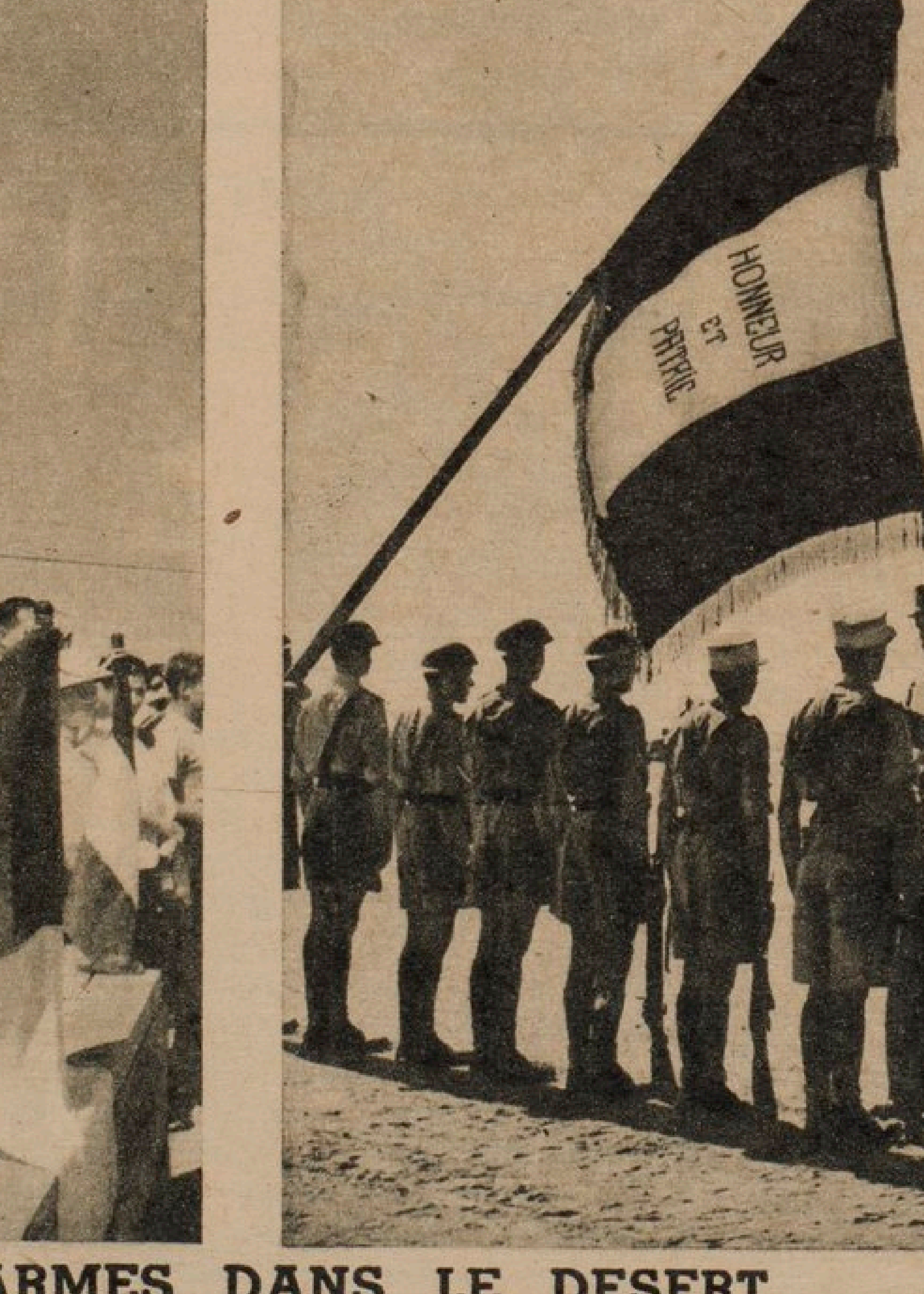
Pour le reste, c'est-à-dire pour ce qui touche à l'attitude de la Turquie en face des événements, le discours que M. Saradjoglou a prononcé la semaine dernière est clair.

1. L'armée turque, dont l'entretien et l'équipement coûtent un prix énorme, est absolument sur pied. La Turquie ne veut pas la guerre. Mais elle se battra jusqu'au dernier homme si son territoire national était attaqué.

2. Dans le cadre de la neutralité, le traité anglo-turc demeure une des bases principales de la politique extérieure de la Turquie.

M. Saradjoglou sait parfaitement ce qu'il veut. Pour juger à quel point sa propre volonté correspond à celle de son peuple, il suffira de rappeler que l'Assemblée Nationale a voté la confiance dans son gouvernement « à l'unanimité ».

Fort de ce vote, il a pu enfin préciser cette semaine que sa doctrine est valable, quelles que soient les circonstances, et qu'elle répond non pas à des considérations éphémères, mais à des principes permanents. M. Saradjoglou a en effet répété que les événements en cours n'influeraient en rien sur l'attitude de la Turquie, et que cette puissance en particulier conserverait sa neutralité, quelle que soit l'issue définitive de la bataille du Caucase.





PRISE D'ARMES DANS LE DESERT

Lundi dernier eut lieu, quelque part dans le désert, une émouvante cérémonie au cours de laquelle le général de Gaulle, de passage en Egypte, a distribué des décorations aux héros de Bir Hakeim. A gauche, le général de Gaulle prononce une vibrante allocution en présence d'une foule ardente et recueillie. Au premier plan, le général Catroux. A droite, sous le fanion de la France combattante, le général de Gaulle remet des décorations aux troupes.

Collaboration : « Donne-moi ta montre et je te dirai l'heure qu'il est. »

* * *

Quand l'estomac est vide, l'amour-propre n'est pas très solide.



LA SEMAINE, vue par Saroukhan

Hymnes nationaux

DES PUISSANCES ALLIÉES

Le 31 juillet 1792, à Strasbourg, chez le député Dietrich, la « Marseillaise » était chantée pour la première fois. Composée par Rouget de l'Isle sous l'empire de l'exaltation créée par la menace étrangère, son histoire est trop connue pour qu'il soit utile d'y revenir. La « Marseillaise » acquit droit de cité le 26 septembre de cette même année après la bataille de Valmy, lorsque le général Kellermann, la substituant au « Te Deum » des vieilles coutumes, en fit l'hymne officiel de la France.

Par ces temps de guerre, les hymnes nationaux des pays belligérants sont très fréquemment joués. Ceux qui se mettent à l'écoute de Radio-Londres peuvent entendre dans la même journée les hymnes de toutes les nations. Ces marches vont des invocations à Dieu aux chants de bataille les plus exaltants.

L'hymne polonais est presque aussi ancien que la « Marseillaise ». Lorsque le général Bonaparte livra sa première campagne d'Italie en 1796, son armée comprenait une légion polonaise commandée par Dombrowski. Un des officiers de Dombrowski composa les paroles prophétiques qui sont demeurées une source d'inspirations pour les Polonais :

La Pologne n'est pas encore perdue,
Car nous, ses fils fidèles, nous demeurons.
Notre liberté a été perdue par la violence étrangère ;
Nous la recouvrerons par la violence de nouveau.

L'hymne national belge la « Brabançonne » a pris son nom de l'ancienne région de Brabant qui est au cœur du pays et qui comprend Bruxelles. Les premières paroles en avaient été écrites par un acteur français, Louis-Alexandre Déchet, qui se trouvait à Bruxelles à cette époque, mais en 1860, une version différente lui fut substituée par Charles Rogier.

Bjornson, le grand poète-dramaturge norvégien, composa les paroles de l'hymne national de son pays. Elles furent publiées pour la première fois dans un journal de Bergen en 1859. Le poème, qui exprime des sentiments patriotiques mais qui n'a aucune autre signification historique, fut mis en musique par Richard Nordraak, un compositeur de 17 ans dont la carrière fut prématurément interrompue par la mort sept ans plus tard.

L'hymne tchécoslovaque a une double origine. La partie tchèque date de 1834 et exalte la Bohême, noyau de la patrie. La partie slovaque a été écrite et composée vers 1840 par quelques étudiants slovaques que les Magyars avaient expulsés de l'Université de Bratislava.

L'hymne national grec a été également inspiré par le combat pour l'indépendance. La guerre de libération grecque qui éclata en 1884 souleva un tel enthousiasme qu'elle nécessita un chant patriotique.

Enfin, l'hymne de l'Empire britannique dans sa présente forme est vieux de deux siècles, mais ses germes étaient de provenance plus ancienne. Par étapes progressives, la musique s'était créée à partir des chansons d'étudiants et elle ne prit sa forme définitive qu'en 1745.

L'ESSENCE TIRÉE DES REBUTS

Un inventeur de Californie prétend avoir réussi à tirer de l'essence en broyant à la meule une certaine quantité de restes de végétaux qu'il a puisés à même une poubelle. Après avoir broyé la matière, il la laisse fermenter pendant 72 heures, ajoute des bactéries. Par distillation, il en retire une sorte d'alcool. L'inventeur prétend que 15.000 tonnes de rebuts peuvent donner 600.000 gallons d'essence. Il affirme que depuis sa découverte, il fait marcher sa voiture en l'alimentant exclusivement du produit inventé par lui et qu'il appelle Jeannite.

Lord Linlithgow

VICE-ROI DES INDES



Le vice-roi des Indes, qui cette semaine est au premier plan de l'actualité, est entouré d'un faste véritablement royal. Ici, la simplicité des Cours d'Europe serait un non-sens. En Orient, nous aimons une certaine pompe et le décorum nous semble un attribut quasi nécessaire du pouvoir. Son Excellence Victor Alexander John Hope, marquis de Linlithgow, K.T., G.M.S.I., G.M.I.E., O.B.E., D.L., T.D., vice-roi et gouverneur général des Indes, est peut-être un homme dont les goûts personnels sont modestes et que ni l'or ni la grandeur ne sauraient rendre heureux. Il n'en reste pas moins que ses hautes fonctions imposent leurs exigences. On comprend dès lors pourquoi, pour la représenter dans cet immense empire et pour traiter en son nom avec les princes, les rajahs et les maharajahs, l'Angleterre ait désigné cette suite d'aristocratiques personnages, toujours titrés, et dont la succession, si elle était héréditaire, constituerait une véritable dynastie.

L'actuel vice-roi, qui est né en 1887, a hérité du titre de marquis à la mort de son père, premier du nom, en 1908. A 24 ans, Lord Linlithgow épousait Mlle Doreen Maud, seconde fille du Right Honourable Sir F. Milner, lui-même septième baronet. Il venait d'achever ses études à Eton. La guerre de 1914 le trouve à la tête d'une compagnie d'autos blindées. Il est pendant quatre ans plusieurs fois cité à l'ordre du jour. Sa carrière civile commence en 1922 par sa nomination comme Lord civil de l'Amirauté. De 1924 à 1926, il est président-délégué de l'organisation du parti unioniste ; de 1926 à 1931, il est président de la Ligue navale. Le voici dirigé sur l'Economie : président du Comité de distribution des produits agricoles, enfin sur les Indes : président de la Commission royale de l'Agriculture indienne (1928), membre du Comité pour la réforme de la Constitution indienne (1933). En 1926, il est nommé vice-roi.

Son traitement est de 19.000 livres par an. C'est le plus élevé sans doute de l'administration extérieure anglaise. Mais on n'a pas connaissance qu'un vice-roi des Indes ait pu jamais mettre un penny de côté pendant les cinq ans que durent en moyenne ses fonctions. Les dépenses qu'il est appelé à faire, le train qu'il est obligé de mener l'expliquent facilement. Ainsi, lorsqu'en avril 1936 Lord Linlithgow fut... intronisé, son premier geste fut d'offrir un déjeuner à 7.000 indigents pour les associer aux fêtes organisées en l'honneur de son arrivée aux Indes. Le reste est à l'avenant.



RITCHIE A LONDRES

Ex-commandant en chef de la Huitième Armée, le général Ritchie se trouve en ce moment à Londres. Le voici photographié à sa sortie de sa résidence dans la capitale britannique.

L'Arabie Séoudite

PAYS AGRICOLE

L'aridité du désert « sable que des sables prolongent » ne serait-elle qu'un vain mot ? C'est l'Arabie séoudite qui se charge en tout cas de démolir cette légende. Le gouvernement séoudien vient de demander à l'Egypte de lui fournir des experts pour la réorganisation de son système d'irrigation et de son régime agricole. Jusqu'ici réputées stériles, les provinces du Nejd et du Hedjaz se révèlent au contraire riches de possibilités de toutes sortes. On le doit à un ingénieur américain, M. Karl S. Twitchell, qui a consacré de nombreuses années à l'étude du sol et du sous-sol de l'Arabie séoudite.

M. Twitchell était arrivé en Arabie pour y faire des prospections minières. Le pétrole y attirait alors tout le monde ; les nappes qui faisaient et font encore la fortune de l'Irak et de l'Iran devaient, pensait-on, appartenir à un même gisement dont les ramifications souterraines se prolongeaient certainement dans le royaume d'Ibn Séoud. Le roi s'intéressa vivement aux projets de recherches qui lui furent soumis et accorda les concessions voulues. Aujourd'hui, l'industrie du pétrole qui n'en est encore qu'à ses débuts offre en Arabie les plus vastes perspectives. M. Twitchell fait partie de l'équipe des premiers défricheurs du sous-sol arabe. Tandis qu'il se livrait à ses explorations, l'abondance des nappes d'eau qu'à des profondeurs variables il rencontrait dans les régions les plus arides ne manqua pas de le frapper. Il conçut l'immense idée de rendre ou, plus exactement, de donner quelque fertilité au désert. Cet Américain était doublement fort : des instruments que la technique moderne mettait à sa disposition, d'abord, et surtout des expériences analogues qui avaient été faites dans son pays. Aux Etats-Unis, des terres immenses avaient été ouvertes à la culture, dans le Texas en particulier. On y fait foré des puits et l'eau avait coulé en abondance.

C'est ce qui se fait désormais en Arabie séoudite. Le désert y produit : du blé, des oignons, des légumes, de la canne à sucre, et des essais sont en cours pour y acclimater le coton. Parties d'une petite échelle, ces expériences se sont tellement étendues que le roi d'Arabie demande à l'Egypte les techniciens qu'il lui faut pour l'équipement économique et agricole de son pays. Le roi Fouad, qui voyait loin, ne se trompait pas en dotant l'Egypte d'un Institut du Désert. Le désert est une richesse à qui sait la découvrir.

Les princes anglais

O.H.B.M.S.

Lorsqu'il n'était que prince de Galles, on disait du duc de Windsor qu'il était le premier commis voyageur de l'Empire britannique. Depuis la guerre, les trois frères du roi George VI méritent ce titre. Les charges dont ils ont été investis, les missions qu'ils ont accomplies à l'étranger et les travaux qu'ils exécutent encore (le duc de Gloucester vient à peine de rentrer à Londres) leur en donnent certainement le droit.

En septembre 1939, les hostilités commencent. Le duc de Windsor, frère aîné de Sa Majesté, est attaché avec le grade de major au G.Q.G. du général Gort, commandant du corps expéditionnaire britannique en France. Il est chargé de la liaison avec les autorités militaires françaises.

Après l'armistice de juin 1940, il est nommé gouverneur des îles Bahamas dans les Bermudes. Le duc de Windsor y réside depuis cette date.

Le duc de Gloucester est le moins sédentaire des princes royaux. En 1941, il a été chargé de mission à Gibraltar et s'est rendu deux fois dans l'île. Cette année, il a fait un très grand voyage « d'inspection » dans le Proche et dans le Moyen-Orient. Il a visité l'Egypte, la Palestine, le Liban, la Syrie et l'Irak. De Bagdad, il est descendu sur les Indes. Des Indes, il est venu en Erythrée et en Abyssinie, non sans s'être arrêté à Aden. Un touriste n'aurait pas mieux fait. Le duc de Gloucester a repassé par Le Caire et a finalement regagné Londres.

Le duc de Kent s'est rendu l'année dernière au Canada pour y étudier le système d'entraînement des pilotes canadiens de la R.A.F., l'Empire Training Scheme. Il y passa trois mois environ, au cours desquels, pour les besoins de sa mission, il se rendit aux Etats-Unis où, bien avant l'entrée de l'Amérique en guerre, se fabriquaient des appareils pour la Royal Air Force. Sa mission remplie, le duc de Kent rentra à Londres et se présenta au ministère de l'Air pour y faire son rapport.

NIMITZ A FRAPPE LE PREMIER



L'amiral Nimitz déplorait, il y a quelques mois encore, le destin des commandants en chef d'aujourd'hui. « Où est le beau temps des Nelson et des Jellicoe qui conduisaient la bataille du haut de leur dunette ? disait-il. L'honneur du feu nous est désormais refusé. Entre les quatre murs d'une pièce, dans une Amirauté confortablement installée à terre, nous dressons des plans et nous donnons des ordres. Mais ce sont nos collaborateurs qui décrochent la palme et qui goûtent à l'ivresse du combat. »

Nul pourtant dans le public ne s'y trompe. Les Américains surtout, qui sont encore à la joie de leur victoire de Midway, et que l'attaque sur les îles Salomon vient cette semaine d'édifier à nouveau, les Américains savent le nom de l'artisan véritable de ces succès. Il s'appelle Nimitz.

Comme pour beaucoup d'hommes de mer, rien ne destinait le commandant en chef des forces navales américaines dans le Pacifique au métier de marin. Il appartient à une famille de terriens, installés au cœur du Texas. Il voulait être soldat. Il y parvenait déjà, lorsqu'en pleine préparation de son examen pour West Point, il a connaissance d'un concours pour l'admission à l'Ecole navale d'Annapolis. Il s'y présente, y réussit, et apprend aussitôt qu'il est sujet au mal de mer. Pour un futur amiral, ce n'était pas un mauvais début. Peut-être ce petit trait est-il le seul détail qu'on connaisse de sa jeunesse. Nimitz a horreur de la publicité, déteste les anecdotes et les bons mots qu'on attribue aux grands hommes. Il fait plutôt « sérieux », ne rit pas beaucoup, et ne plaisante surtout jamais dans le service. S'il est bon avec ses hommes, il cache son cœur sous un flegme silencieux. Comment vouliez-vous que, dans ces conditions, une légende se créât autour de lui ?

Nimitz a, cependant, un mot à son actif. On sait que « bateau » (ship) est du genre féminin en anglais. En parlant d'un navire, les Anglais et les Américains disent par conséquent : « Elle est bien jolie, elle est bien entretenue. » Et l'amiral explique :

— On dit « elle » parce qu'elle coûte très cher, avec ce qu'il lui faut comme peinture et comme poudre.

L'amiral Nimitz est un pince-sans-rire.

Le général Freyberg

A REJOINT SES HOMMES



Sir James Barrie s'adressait un jour aux étudiants de l'Université de Saint-André qui lui avaient demandé de leur parler du courage : « L'homme le plus courageux que j'aie jamais connu, dit-il, est un Néo-Zélandais. Je l'ai rencontré à Beaumont en 1916. Il s'appelait Freyberg, et nous l'avions surnommé Tiny. » Voilà l'homme qui commande en chef les forces armées de son pays et qui, renonçant à son congé de convalescence, vient de rejoindre ses troupes sur le champ de bataille. Il y a 27 ans, il exerçait dans son pays la profession de dentiste. Freyberg lisait beaucoup et ne nageait pas moins. Des jeunes gens comme lui, il y en avait des centaines dans la ville où il travaillait. La guerre civile éclate au Mexique. Freyberg y court, puis reprend son métier de dentiste.

A la grande guerre de 1914, il se rend à Londres où il était né (Londonien de naissance, le général Freyberg avait été élevé dès sa plus tendre enfance en Nouvelle-Zélande). A Whitehall, il rencontre Churchill :

— Je suis venu de loin pour me battre pour l'Angleterre. Je veux à tout prix une place.

— Très bien, young man, dit Churchill. Vous l'aurez.

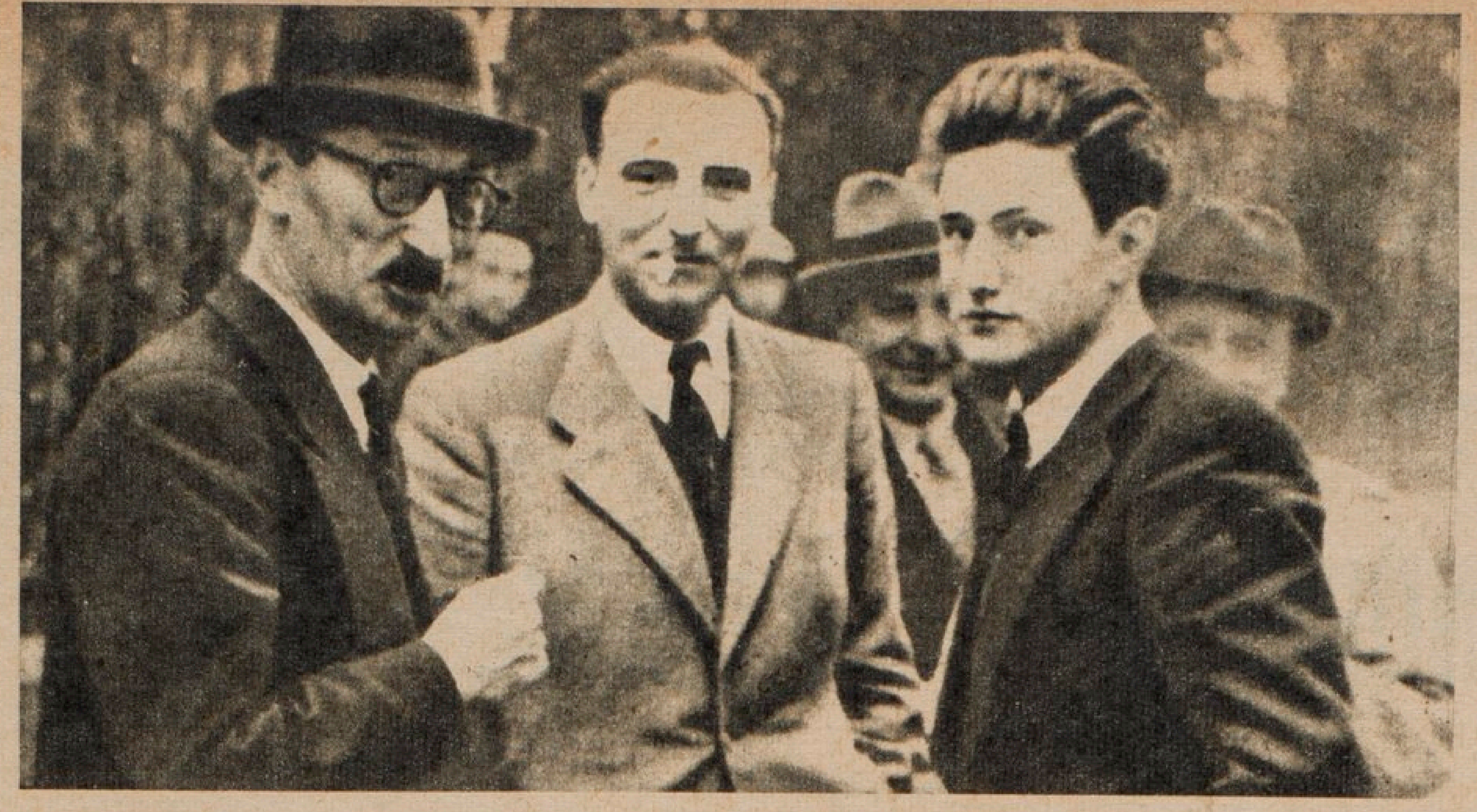
Il le nomma officier de la division navale qui fut envoyée à Anvers. C'est ainsi que dès le début de sa carrière Freyberg fut baptisé « l'homme de Churchill ». D'Anvers, il fut dirigé sur Gallipoli où son admirable conduite lui valut sa première décoration : une D.S.O. Dans les Flandres, il enleva la Victoria Cross. C'était à la suite d'une charge héroïque qui le sortit avec ses hommes d'une situation quasi désespérée. Il n'arriva pas seulement à percer les lignes adverses, mais trouva encore moyen de faire 500 prisonniers. La décision du chef et l'ardeur des troupes avaient renversé la situation. A ses hommes, d'ailleurs, le général voue une véritable affection. Il leur rend un beau témoignage :

— Pendant mes quatre ans de guerre, a-t-il dit un jour, j'ai vu seulement cinq hommes saouls. Mais pas un poltron.

Malgré ses nombreuses blessures subies au cours de ses campagnes de 1914-1918, le général Freyberg était resté un sportif. Il pratique de longues marches. Il avait pris part une fois à une traversée de la Manche à la nage. Il avait failli enlever la coupe. Il ne « flancha » qu'à 300 mètres du rivage. Epuisé, ses vieilles blessures lui rappelaient leur présence.

Tel est l'homme qui est remonté en ligne sans attendre la fin de son congé.

Un brigadier général de l'armée territoriale déclara un jour à Winston Churchill : « J'ai 68 ans, et je peux accomplir n'importe quel exercice auquel mes hommes sont soumis. Je ne bois pas, je ne fume pas, et je fais toujours attention à ma santé. Je suis solide comme un roc. » Le Premier Ministre répondit en souriant : « J'ai également 68 ans. Je fume, je bois, et je ne fais jamais attention à ma santé ! Et je suis solide comme deux rocs ! »



JEAN DALADIER REND VISITE A SON PERE

Toujours incarcéré à Riom dans l'attente des débats du fameux procès, Edouard Daladier, ex-premier ministre de France, a reçu il y a quelque temps la visite de son fils Jean (à droite) qui vint voir son père dans sa cellule, accompagné du médecin privé de celui-ci. M. Daladier est veuf et a deux fils dont Jean est l'aîné.

Visites interdites

A LA DÉFENSE NATIONALE

Le ministre égyptien de la Défense Nationale a interdit l'accès de son département au public. Désormais, les visiteurs du ministère de la Guerre ne seront reçus que sur rendez-vous et après justification de l'objet de leur visite. Sage mesure, s'il en est, pourvu, cependant, qu'on puisse l'appliquer. Tous les ministres, on le sait, se plaignent de ce que l'envahissement de leurs locaux empêche leur personnel — et les empêche surtout eux-mêmes — de travailler. Mais la décision de S.E. Hamdi pacha Seif El Nasr n'est pas seulement déterminée par les raisons de bon ordre qui seraient valables pour les autres administrations. Aujourd'hui, le ministère de la Défense Nationale n'est pas une administration comme les autres.

C'est la première fois sans doute depuis de très nombreuses années qu'une pareille mesure, imposée par la guerre, est adoptée en Egypte. Mais, dans les pays voisins qui dès le début ont été plus directement engagés dans la guerre, des précautions avaient été prises pour le contrôle des visiteurs appelés à pénétrer dans les bureaux militaires. A Beyrouth, l'état-major du général Weygand s'était installé à l'Hôtel Saint-Georges, et pour y entrer c'était à de noirs Sénégalais qu'il fallait montrer patte blanche. Et les Sénégalais étaient difficiles et exigeants. Pas plus, cependant, que les agents qui montent aujourd'hui la garde à l'entrée de l'ancien Haut-Commissariat de France au Liban, devenu Délégation générale de la France combattante à Beyrouth. Pour entrer à la Délégation, il y a quelques mois encore, il fallait produire ni plus ni moins que son... passeport ou sa carte d'identité. Cette pièce était gardée par l'agent chargé du contrôle. Il vous remettait un numéro correspondant à celui qu'il épinglait sur votre document. Vous repreniez votre bien à la sortie, en échange du numéro qui vous avait été donné. Mesure un peu sévère, sans doute. Mais c'est la seule façon d'être absolument sûr que les visiteurs de la Délégation en sont tous ressortis.

Le G.H.Q. de l'armée britannique est plus libéral. On ne vous demande que d'inscrire votre nom à l'entrée, le nom de la personne que vous désirez voir et l'objet de votre visite. Le petit formulaire ainsi rempli est porté au fonctionnaire duquel vous sollicitez une audience. S'il vous admet, c'est un agent du piquet de garde qui vous conduit jusqu'à chez lui. Comme cela, vous ne vous perdez pas en chemin. A la sortie, vous remettez à l'agent de service le petit papier qui vous a permis d'entrer. C'est en somme un petit passeport valable pour un voyage aller-retour. Il n'a qu'un avantage : il est établi sur vos propres déclarations sans production de pièces officielles. Spéculation sur votre bonne foi...

Quel système S.E. Hamdi pacha Seif El Nasr adoptera-t-il ?



UNIFORME SPECIAL

Un ouvrier peintre, travaillant dans une usine d'armements, recouvert d'un uniforme spécial et d'un masque à gaz protecteur l'empêchant de respirer les gaz toxiques qui se dégagent des matières qu'il emploie pour la peinture des véhicules de combat.

L'Orient-Express

RELIERA LONDRES AU CAIRE

Il aura fallu deux guerres mondiales pour lier directement l'Egypte à la Turquie et partant à l'Europe, par la voie ferrée.

En effet, avant 1914, le voyage entre l'Egypte et les autres parties de l'Empire ottoman : Syrie, Anatolie, Constantinople, s'effectuait par mer. Aucune route terrestre n'était utilisable. Le Sinaï gardait toujours sa légendaire réputation de désert qu'on ne peut traverser qu'en 40 ans ! Seules les caravanes des nomades s'y aventuraient, et lorsque, en 1915, Djemal Pacha lança son armée à la conquête du canal de Suez, il se servit exactement des mêmes moyens de transport dont se servaient, en ce temps-là, les Bédouins.

Mais tout commença à changer quand, les Turcs repoussés, l'armée d'Allenby s'avança, à son tour, à la conquête de la Palestine.

En même temps que les troupes se déplaçaient et progressaient, une voie ferrée était construite, qui devait devenir, en temps de paix, le chemin de fer palestinien, traversant le Sinaï d'un bout à l'autre. Depuis ce temps, les relations commerciales, culturelles, sociales et autres prirent une extension considérable, grâce à la facilité des communications. Les voyages par chemin de fer encouragèrent les déplacements et donnèrent au tourisme un essor dont profitèrent à la fois l'Egypte, la Palestine, la Syrie et le Liban. Cet essor s'est développé encore davantage par la construction de la route pour automobiles à travers le Sinaï.

La guerre de 1914-1918 aura donc donné naissance au chemin de fer de Palestine et, plus tard, à la route asphaltée du Sinaï.

La présente guerre, à son tour, a ouvert également la voie au côté constructif, exactement comme la précédente.

Ne vous faites pas de souci si un concurrent vous imite. Tant qu'il suivra vos traces, il ne pourra pas vous dépasser.

Le voyageur, partant du Caire en chemin de fer pour la Turquie et l'Europe, devait, entre Haïfa et Tripoli, emprunter la route et prendre l'auto. Ou bien il devait, de Haïfa à Damas, perdre une journée entière en prenant le train à rail étroit, pour reprendre, de Damas, celui de Homs-Hanna et Alep. Pour rendre les communications plus rapides en même temps que plus faciles, il fallait compléter la voie par la construction d'un tronçon reliant Haïfa à Beyrouth et à Tripoli. Voilà qui est sur le point d'être achevé.

C'est l'armée britannique qui accomplit actuellement cette œuvre constructive. Prochainement, on pourra donc, de Haïfa, poursuivre son voyage tranquillement en chemin de fer. Ainsi, l'Orient-Express — lorsqu'il se remettra, après la tourmente, à rouler normalement — reliera directement Londres et Paris au Caire et même à Khartoum.

Les deux guerres auront donc été la cause de cet essor donné aux communications entre l'Occident, l'Orient et l'Afrique.

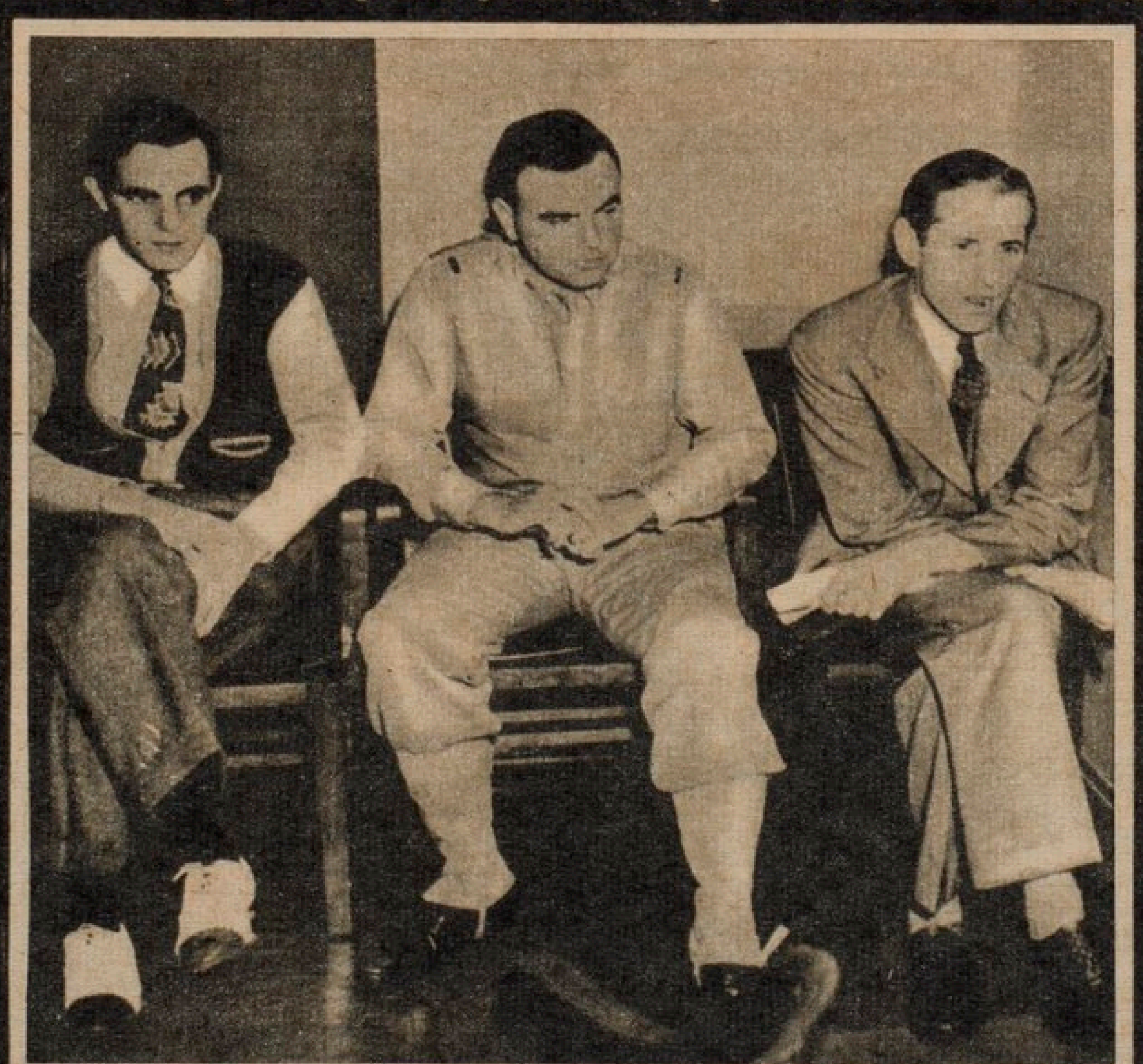
Ajoutons que la construction du tronçon Haïfa-Tripoli aura servi également l'histoire et l'archéologie. Car, en exécutant les travaux sur le littoral libanais qui fut autrefois la patrie des Phéniciens, on a mis à jour de nombreux tombeaux, des temples et des vestiges divers, qui jettent une lumière nouvelle sur l'antique civilisation phénicienne de Tyr (Sour), de Sidon (Saïda) et de Byblos (Jebeil). Dans cette dernière localité, les Australiens qui travaillent à la construction de la voie viennent de faire des découvertes d'un grand intérêt. Le Musée National libanais s'enrichira de nouvelles et précieuses collections.

G-MEN CONTRE SABOTEURS.

En mai dernier, deux sous-marins allemands avaient débarqué sur les côtes atlantiques de l'Amérique huit espions avec mission de détruire les grands centres industriels pour la production de guerre. Mais la vigilance du Federal Bureau of Investigation a pu prévenir le complot et les G-Men ont arrêté les saboteurs avant qu'ils n'aient pu exécuter leur plan. Traduits devant la Cour, ils furent jugés selon les procédures légales et eurent tout le loisir d'essayer de prouver leur innocence — ce qu'ils ne purent, malheureusement pour eux, établir. Le verdict a été rendu la semaine dernière. Six des huit saboteurs furent condamnés à mort et exécutés immédiatement, sur la chaise électrique. Le septième fut condamné aux travaux forcés à perpétuité, et le dernier à trente ans de la même peine. Le président Roosevelt a ratifié lui-même le verdict. Voici trois photos prises pendant les premières séances de ce procès.



Heinrich Heinck, un des inculpés, sous la garde de deux agents de police dont les témoignages le conduiront probablement sur la chaise électrique.



Deux autres inculpés attendent l'ouverture des débats, séparés par un agent de police qui les conduira tout à l'heure au banc des accusés.



Le procès a eu lieu devant la commission militaire selon les procédures les plus légales. Les accusés eurent tout le loisir de se défendre.

En marge de l'actualité

L'attention du monde s'est particulièrement concentrée, cette semaine, sur deux pays : les Indes et le Caucase. Dans les Indes, les événements ont pris un développement moins grave qu'on ne s'y attendait ; dans le Caucase, les Russes semblent avoir contenu la poussée allemande. Nos lecteurs trouveront dans ces deux pages un exposé qui leur permettra de suivre les événements.

POUR COMPRENDRE LES EVENEMENTS DES INDES

Qu'est-ce que le CONGRES HINDOU ?

Le mouvement nationaliste hindou est dirigé par le Congrès, dont le nom entier est « The Indian National Congress » et dont le président actuel est Mawlana Aboul Kalam Azad. Il est curieux de noter que ce Congrès, qui est en réalité un parti politique et qui a dévié du programme pour la réalisation duquel il fut fondé, a été constitué par un Anglais.

En effet, vers 1885, M. Allan O. Hume, fonctionnaire retiré du service, groupa autour de lui quelques personnalités des Indes et fonda ce parti dans le but d'unir en un seul Etat les diverses populations des Indes et de préparer par la suite la constitution d'un Dominion des Indes. La première partie de ce programme s'avère irréalisable. Quant à la seconde, c'est précisément ce que le gouvernement britannique lui-même vient de proposer aux leaders hindous par l'intermédiaire de Sir Stafford Cripps.

Mais le Congrès ne suivit pas toujours la voie que ses fondateurs avaient tracée au début de sa création. Des divergences de vues ne tardèrent pas à surgir entre les membres, qui se divisèrent alors en deux camps : celui des modérés et celui des radicaux. Ces derniers, généralement plus nombreux que les autres, étaient menés par Gandhi. Après la guerre de 1914-1918, le Mahatma, qui dirigeait alors le Congrès à sa guise, déclencha un fort mouvement de nationalisme et il s'ensuivit des troubles assez graves. Dissous par décision du gouvernement en 1932, le Congrès fut de nouveau légalement constitué en 1934. Il eut consécutivement pour chefs : Gandhi auquel succéda le Pandit Jawaharlal Nehru, socialiste convaincu, en 1936 et 1937 ; puis Chandra Bose en 1938 et le Dr Rajendra Prasad en 1939. Enfin, en 1940, pour en imposer à l'opinion musulmane et gagner au Congrès la masse hostile des musulmans, on s'accorda pour élire à la tête de l'organisation Mawlana Aboul Kalam Azad, président actuel, qui est musulman. Mais cette tactique ne donna pas le résultat escompté et les musulmans demeurèrent fidèles à la « Muslim League », dirigée par Mohammed Aly Jinnah, et qui combat la politique du Congrès. En effet, cette politique ne tend à rien moins qu'à asservir les minorités ethniques et confessionnelles des Indes à la majorité hindoustanie, et les musulmans, groupés autour de leur Ligue, refusent de lésiner sur leurs droits, non seulement parce qu'ils forment une masse assez homogène de 80 millions d'âmes, mais aussi et surtout parce qu'ils sont, en général, beaucoup plus évolués et instruits que les Hindous, leurs adversaires.

Le Congrès, qui prend part aux élections législatives sur le thème de la « liberté des Indes », a réussi jusqu'ici à avoir une majorité de voix plus ou moins élevée dans plusieurs provinces des Indes. Dans ces provinces, il participe donc au pouvoir dans une assez grande mesure.

Voici le programme politique que le Congrès affiche actuellement et sur la base duquel il mène et déploie son activité, programme qu'on désigne sous le nom de « Purna Swaraj » :

1° Indépendance complète des Indes ;

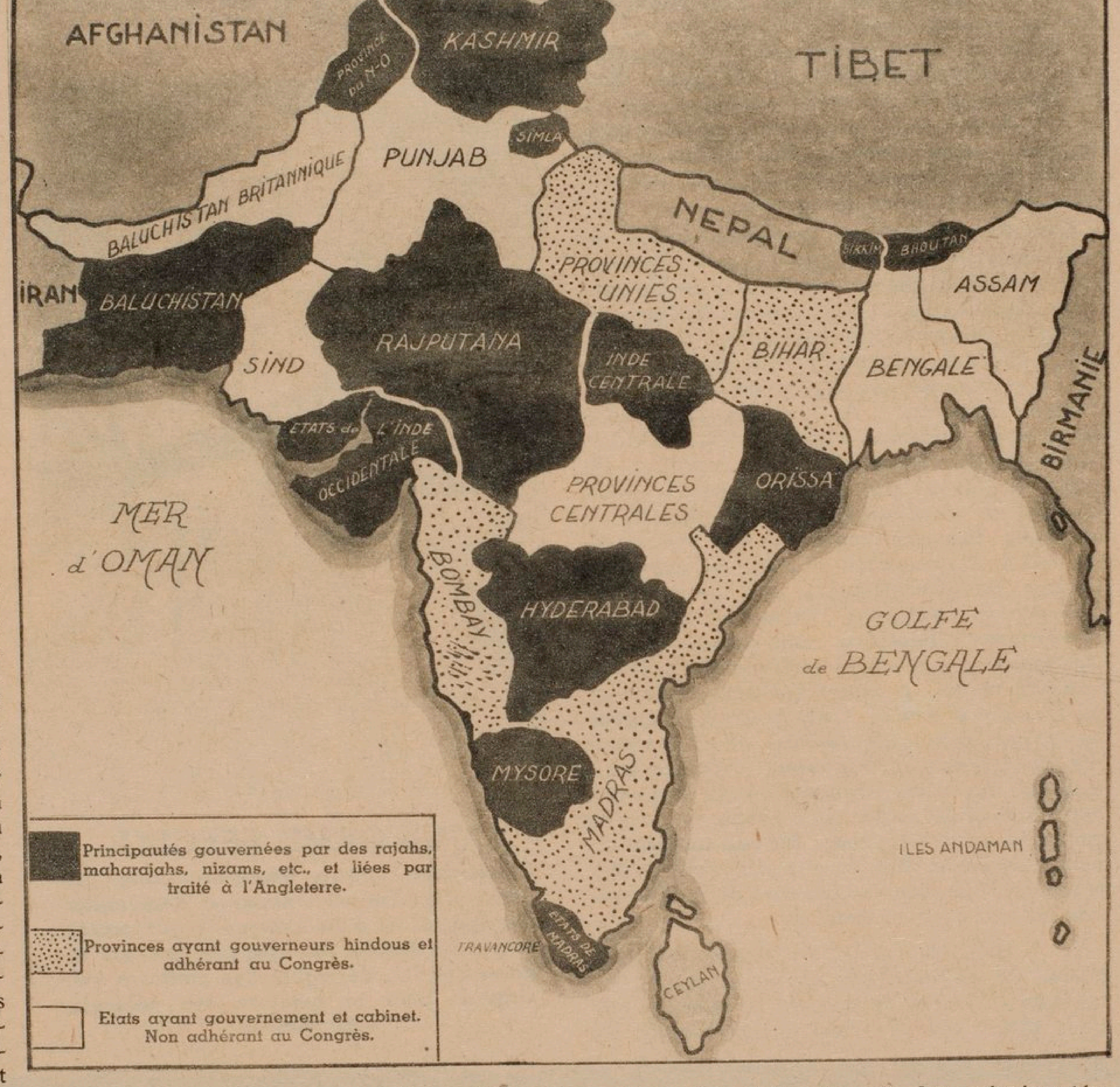
2° Constitution d'une Fédération comprenant tous les Etats de la Péninsule, avec un régime démocratique ;

3° Egalité politique entre les Etats, les races, les castes et les classes diverses de la population ;

4° Formation de gouvernements constitutionnels responsables devant des Chambres de représentants, sur le modèle des Etats démocratiques de l'Europe.

Pris dans son ensemble, ce programme semblerait, de prime abord, conforme aux vœux de toute nation qui cherche sa voie vers la vie libre et indépendante. Mais en réalité, et considéré sur le plan de la réalisation telle que la conçoivent Gandhi et ses partisans, ce programme a pour but d'évincer les minorités et de détruire, peu à peu, le pouvoir des princes hindous. C'est pour cela que le Congrès n'a trouvé d'adhérents que dans quelques provinces seulement, et uniquement parmi les Hindoustanis, c'est-à-dire ceux qui professent le Brahmanisme. Même la clause du programme du Congrès ayant trait à l'égalité des castes n'a pu gagner au Congrès la masse des parias ou intouchables, car cette clause compte, au sein même du parti, des détracteurs qui refusent de l'approuver et de l'appliquer.

Les provinces où le Congrès participe au pouvoir sur la base proportionnelle de son succès aux élections sont : le gouvernement de Bombay, la présidence de Madras, la province de Béhar et les provinces unies du Nord-Est.



Carte des Indes indiquant les divers Etats et provinces. On voit, en noir, les principautés hindoues à la tête desquelles se trouvent des nizams et des maharajahs, et qui jouissent de l'autonomie sous le protectorat anglais ; en blanc, les provinces de l'Inde britannique ayant des gouverneurs et des ministères ou conseils ; enfin, en pointillé, les provinces de l'Inde britannique où le Congrès a remporté quelque succès aux élections et participe au pouvoir. On voit donc que le Congrès est loin d'étendre son influence sur la majeure partie des Indes. Même dans les provinces où le Congrès participe au pouvoir, une grande partie de la population (musulmans, Intouchables, étrangers, etc.) lui est hostile.

Qu'est-ce que le GOUVERNEMENT DES INDES ?

Les Indes ont une superficie totale de 1.808.680 kilomètres carrés et, d'après le dernier recensement, une population de 375.000.000 d'habitants.

Cet immense pays, qui équivaut à lui seul à un continent, comprend deux parties distinctes : l'Inde britannique et les Etats hindous. L'Inde britannique totalise 1.318.346 kms carrés et compte 310 millions d'habitants. Les Etats hindous ont une superficie de 490.000 kms carrés et une population de 65 millions d'habitants.

Le roi-empereur est représenté aux Indes par un gouverneur général portant le titre de vice-roi.

Le gouvernement central

Le vice-roi est assisté dans ses fonctions par un Conseil Exécutif dont les membres sont nommés — comme d'ailleurs le vice-roi lui-même — par la Couronne. Ce Conseil était à l'origine composé uniquement d'Anglais. Plus tard, on y introduisit des Hindous. Actuellement, le Conseil Exécutif des Indes comprend 11 Hindous et un Anglais non fonctionnaires, et deux Anglais fonctionnaires. On peut donc dire que les décisions prises dernièrement par le Conseil contre l'action du Congrès émanent des Hindous et non pas des Anglais, puisque la proportion de ces derniers dans le Conseil est de 3 à 11.

Le pouvoir exécutif est détenu par le gouverneur général ou vice-roi et par le Conseil. Le vice-roi dirige seul la politique extérieure. Quant au pouvoir législatif, il appartient aux deux Chambres : a) l'Assemblée législative ou « Lower House », comprenant 141 membres dont 105 élus et les autres nommés par le vice-roi avec l'approbation du Conseil, pour une durée de trois ans, et b) le Conseil d'Etat ou « Upper House », comprenant 58 membres dont 32 élus et les autres nommés, pour une durée de cinq ans. Toutefois, le vice-roi peut, s'il le juge nécessaire, réduire ou prolonger la durée de la législature des deux Chambres ou d'une seule.

Il y a lieu de noter que le pouvoir de ces Chambres est limité et que le Conseil Exécutif du gouvernement des Indes n'est pas responsable devant elles de ses actes.

La capitale des Indes est New-Delhi, dans la province du Punjab.

En résumé, on peut dire que le gouvernement des Indes est entre les mains du vice-roi assisté des membres du Conseil qui n'ont pas les pouvoirs de ministres mais qui, tout sim-

(Lire la suite à la colonne suivante)

PAR MESURE PREVENTIVE, LE GOUVERNEMENT A ARRETE CES LEADERS :



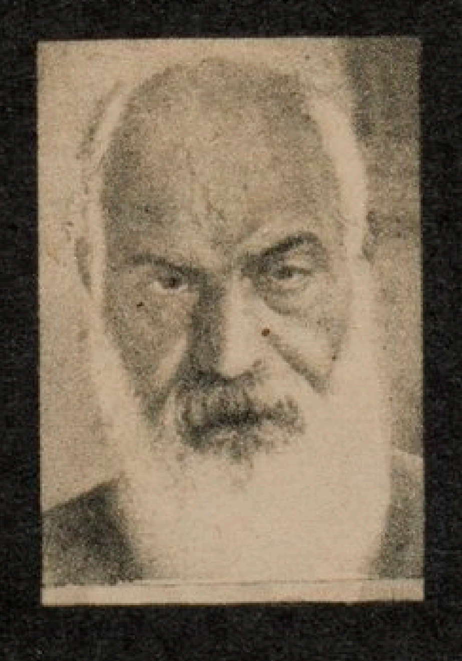
MAHATMA GANDHI
Instigateur du mouvement actuel de désobéissance civile, animateur du Congrès et chef des extrémistes.



JAWAHARLAL NEHRU
Ancien président du Congrès, considéré comme le successeur de Gandhi : socialiste, écouté par la jeunesse.



ABOUL KALAM AZAD
Président du Congrès ; il est musulman et son choix a pour but de contre-balancer le prestige de Jinnah.



WALABHAI PATEL
L'un des leaders politiques les plus fougueux des Indes; extrémiste ; orateur et agitateur d'une grande activité.



SAROJINI NAIDU
Ecrivain de grand talent et l'une des directrices du mouvement féministe aux Indes ; elle est membre du Congrès.



MIRABAN
Disciple de Gandhi ; Anglaise qui embrassa le Brahmanisme ; de son vrai nom Miss Slade.

CES LEADERS

désapprouvent le Congrès :

Sans parler des princes hindous qui tous, musulmans ou autres, désapprouvent le Congrès ou le combattent ouvertement, plusieurs leaders influents, personnages officiels ou chefs de partis, ont aussi adopté une attitude hostile à l'égard du Congrès et mis leurs compatriotes en garde contre ses partisans.

Notons parmi ces leaders :

MOHAMMED ALY JINNAH

Président de la Ligue Musulmane et leader incontesté de la grande majorité des Musulmans.

ISKANDAR HAYAT KHAN

Premier Ministre du Punjab, actuellement en tournée dans le Moyen-Orient ; il a violemment attaqué l'attitude du Congrès.

SIR TAJ BAHADORE SAPRU

Chef des Libéraux, qui tenta de convaincre Gandhi de revenir sur sa décision et le désapprouva ouvertement.

MAHASABHA

Secrétaire général de l'Association « les Indes » qui a appelé ses partisans à éviter tout acte de sabotage.

SIR ABDUL HALIM GHAZNAOUI

Président de l'Association Musulmane qui a déclaré que Gandhi est un ambitieux qui agit en insensé.

Dr ANBADKAR

Leader des Intouchables qui, malgré les promesses de Gandhi à cette caste de parias, a refusé de se solidariser avec le Congrès.

AUTRES LEADERS :

D'autres leaders ont également désapprouvé le Congrès, ainsi que des Associations dont : l'Union des Chrétiens des Indes, l'Union des Travailleurs Hindous, le parti des Nationalistes Hindous, le Comité des Etudiants Musulmans.

plement, émettent leur avis sur les questions qui leur sont soumises. Il y a lieu de noter, pour terminer, que l'actuel vice-roi ne prend presque jamais de décisions sans consulter le Conseil, et souvent c'est l'avis du Conseil qui est suivi.

Les gouvernements provinciaux

Le pouvoir du gouvernement des Indes s'étend directement sur les provinces formant l'Inde britannique qui ont par ailleurs, chacune, son gouvernement local ou provincial, chargé de veiller sur l'administration intérieure de la province, qui a également à sa tête un gouverneur. Ces provinces sont au nombre de onze, soit : le Bengale, Madras, le Punjab, Bombay, Provinces Unies, Provinces Centrales, le Behar, Orissa, l'Assam, le Sind et les Provinces de la frontière du Nord-Ouest.

Chaque province a aussi sa Chambre élue, mais aux attributions fort limitées. Parmi ces provinces, quatre ont des Chambres (ou Conseils) où le Congrès a obtenu un nombre de sièges lui permettant d'exercer une certaine pression sur le gouvernement local.

Les gouverneurs des provinces sont chacun assisté — comme le vice-roi dont ils relèvent — d'un cabinet dont les ministres sont choisis par eux. Le Conseil des Ministres est responsable de ses actes devant la Chambre et le gouverneur prend leur avis en considération. Quant au gouverneur, c'est au vice-roi qu'il doit rendre compte de ses actes.

Les Etats hindous

Le gouvernement des Indes exerce sur les Etats hindous un contrôle dont le degré varie suivant les accords qui lient chacun de ces Etats au gouvernement britannique. On peut appliquer généralement le mot « protectorat » à tous ces Etats, qui sont autonomes.

Chaque Etat a en effet son administration propre. Les habitants sont les sujets du prince qui est à son tour sous la suzeraineté du roi d'Angleterre, Empereur des Indes. Auprès des princes, des conseillers anglais sont nommés et le gouvernement central des Indes peut intervenir dans les affaires des principautés, lorsque l'intérêt général des Indes est en jeu. Certains princes ont des ministres, d'autres gouvernent et administrent directement. Enfin, tous les princes se réunissent périodiquement au Conseil des Princes et ces réunions rendent de grands services aux principautés en coordonnant leur politique et en resserrant les relations entre elles.

Les principales principautés hindoues sont : Hyderabad, le Béloutchistan, Cachemire, Rajputana, Mysore, Travancore, Kapourtala, Goualior, Boroda, etc. Mais le nombre des princes est considérable et un grand nombre d'entre eux gouvernent des petites principautés englobées dans les grandes.

Les princes hindous, dont plusieurs sont des musulmans, sont tous loyaux envers la Grande-Bretagne et hostiles au projet de Fédération des Etats et Provinces des Indes. Ils voient dans la réalisation de ce projet la perte graduelle de leur pouvoir.

LA REGION du CAUCASE

Dans un effort désespéré, les Allemands cherchent à s'emparer du Caucase. Si ce but est atteint, il aura notamment trois conséquences graves :

1° Les armées russes seront coupées en deux et les troupes isolées dans la région du Caucase seront séparées du reste de la Russie.

2° Les Russes seront privés du pétrole caucasien.

3° L'aide anglo-américaine qui parvient à la Russie par le Caucase, via Iran, Irak et golfe Persique, devra prendre un autre chemin.



QU'EST-CE DONC QUE LA REGION DU CAUCASE ?

Le mot « Caucase » désigne, géographiquement, la chaîne de montagnes qui va de la mer Noire à la mer Caspienne. Mais généralement cette dénomination s'étend aussi aux républiques autonomes faisant partie de l'Union Soviétique et comprenant deux groupes : celui de la Caucasie, au Nord, et celui de la Transcaucasie, au Sud.

La population totale de ces républiques atteint environ 7 millions d'habitants, répartis dans les territoires suivants :

DANS LA CAUCASIE :

1° **Le Daghestan,** au bord de la mer Caspienne, capitale Mahach-Kala qui conserve sa consonance turque (Kala = Kalaa = Citadelle). Les Daghestanis sont essentiellement belliqueux et leur chef, Chamel, qui groupa autour de lui les musulmans du Caucase, entreprit une guerre héroïque contre les Russes et fut battu en 1864. Cette république soviétique compte un million d'habitants, pour la plupart musulmans. De nombreux Daghestanis ont émigré dans les pays voisins (Egypte, Syrie, Irak, Iran) et s'y sont établis. C'est à tort qu'on les confond parfois avec les Cherkesses, qui sont d'une race et d'une origine différentes. Le mot « Daghestan » veut dire « Pays de montagnes ». Il y a en effet, dans le Daghestan, une seule plaine qui s'étend sur le littoral de la Caspienne. C'est dans ce pays que se trouve le fameux défilé de Derbent, dit « Porte de Fer », qu'empruntèrent les conquérants. C'est une région très riche en minerais et la culture des céréales y est très répandue. Beaucoup de Daghestanis connaissent la langue arabe.

2° **Les territoires autonomes des Cherkesses ou Circassiens** font pendant au Daghestan et s'étendent jusqu'à la mer Noire. Ils sont au nombre de trois : celui des Cherkesses proprement dits, capitale Sulimov ; celui des Karatchais, capitale Chakar, et celui des Adiges, capitale Krasnodar. Ces territoires sont peuplés d'environ un demi-million d'habitants, presque tous musulmans, qui eurent une histoire commune avec les Daghestanis. C'est parmi les Circassiennes que les sultans ottomans et les monarques arabes et turcs choisissaient la plus grande partie des femmes de leur harem. Il existe, dans les pays voisins du Caucase, de nombreuses colonies d'émigrés cherkesses, dont la plus importante s'est établie en Syrie, dans la région de Koneitra. On se rappelle que les cavaliers cherkesses du général Collet se rallièrent aux forces françaises libres, peu avant l'attaque anglo-gaulliste contre la Syrie et le Liban, et qu'ils jouèrent un rôle important dans cette campagne. En Egypte, il y a de nombreux Circassiens ou descendants de Circassiennes. Voisins des Daghestanis, les Cherkesses appartiennent à une race différente, parlent une autre langue et conservent des traditions qui leur sont propres. Les Européens les appellent Circassiens et leur pays Circassie. Les Turcs et les Arabes les connaissent sous le nom de Cherkesses. Les Russes les nomment Cherkassis. Leurs voisins du Caucase les désignent sous le nom de Kazaks. Enfin, les Circassiens eux-mêmes se donnent le nom d'Adighes, qui est celui sous lequel les connaissaient les anciens Grecs. Ils s'allièrent autrefois aux Daghestanis, dans leurs révoltes sous les ordres de Chamel et d'un autre héros national : Kazi Mollah.

3° **Le territoire autonome des Chetchènes,** ayant près d'un million d'habitants, capitale Grosnyi. Les Chetchènes ont, de tout temps, été les amis et alliés des Cherkesses et des Daghestanis, et prirent part à leur révolte, sous le commandement de Chamel. Très nombreux parmi les Chetchènes furent ceux qui émigrèrent, après sa défaite, pour aller s'établir en Turquie, notamment en Asie Mineure. Leur territoire est l'un des plus riches en pétrole, dans le Caucase.

4° **Le territoire autonome des Inguch,** capitale Vladicaucase. Cette peuplade compte à peine cent mille âmes, mais elle a formé, sur sa demande, un Etat à part englobé dans les républiques soviétiques de Caucasie. Les Inguch sont presque tous musulmans.

5° **Les deux territoires autonomes des Ossetian,** que les habitants appellent « Assettine » et dont une partie se trouve en Transcaucasie. Les Ossetian et les Inguch se confondent souvent, mais ne sont pas exactement de la même race. Les Ossetian sont moins beaux, physiquement, que les autres habitants du Caucase. Ils semblent être originaires de l'Iran et avoir du sang tartare dans les veines. On les connaît aussi sous les noms de « Iron » et « Esses ». Leur territoire est formé de l'Ossétie du Nord et de l'Ossétie du Sud : la première en Caucasie, la seconde en Transcaucasie. La capitale des Ossetian est Ordzhonckidze et ils comptent environ 250.000 âmes.

DANS LA TRANSCAUCASIE :

1° **L'Arménie,** capitale Erivan. Après la guerre de 1914-1918, les Arméniens se proclamèrent indépendants et pratiquèrent, de fait, cette indépendance jusqu'en 1921. La Russie et la Turquie se partagèrent alors la république arménienne. Les Turcs firent, de la part qu'ils s'attribuèrent, une province dont le chef-lieu est Erzéroun. Les Russes reconnurent la partie de l'Arménie qu'ils annexèrent comme république autonome faisant partie de l'Union Soviétique. Il y a également une partie de l'ancienne Arménie qui fut jadis attribuée à l'Iran. C'est de la république soviétique d'Arménie qu'il s'agit ici, et qui a contribué de la manière la plus efficace à l'effort de guerre russe, en envoyant de forts contingents de troupes se battre dans l'armée de Timochenko. Une partie de ces contingents participèrent aux opérations de l'année dernière dans le secteur de Rostov. D'après les recensements les plus approximatifs, le nombre des Arméniens dépasserait trois millions.

Il serait trop long de retracer, ou même de résumer ici l'histoire de ce peuple héroïque, dont les malheurs sont peut-être les plus poignants qu'un peuple ait eu à supporter. Actuellement, les Arméniens sont disséminés en quatre groupes : les Arméniens de l'Arménie soviétique, ceux de l'Arménie turque, ceux des provinces arméniennes de l'Iran et, enfin, ceux qui ont émigré ou cherché refuge à l'étranger. Ils ne sont pas tous favorables à la république arménienne de l'Union Soviétique, mais tous, par ailleurs, travaillent à la reconstitution de la Grande Arménie.

2° **La Géorgie,** qui compte trois millions d'habitants et a pour capitale Tiflis. C'est l'Ibérie des anciens. Les Russes l'appellent Grousia et les Iraniens Gurdjistan. Au troisième siècle, le christianisme pénétra en Géorgie. L'islamisme y fut introduit à son tour, au huitième siècle, avec la conquête arabe. Avec les Circassiens, les Géorgiens sont, de l'opinion générale, la plus belle race humaine du monde. Les monarques orientaux recrutaient parmi eux la plupart de leurs esclaves, hommes et femmes. Plusieurs des Mamelouks qui gouvernèrent autrefois l'Egypte étaient d'origine géorgienne ou circassienne. La Géorgie est baignée par la mer Noire. C'est la patrie de Staline.

3° **L'Adjarian** est une province autonome unie à la république soviétique de Géorgie, et a pour capitale Batoum, l'un des centres pétroliers les plus importants du Caucase. Cette province compte 150.000 habitants.

4° **L'Abkhasian** est également une province autonome rattachée à la Géorgie, et située sur la mer Noire. Elle compte environ 250.000 habitants et a pour capitale la ville de Soukhoum. Ainsi, la Géorgie comprend la Géorgie proprement dite et les deux provinces autonomes de l'Adjarian et de l'Abkhasian, toutes trois réunies en république soviétique.

5° **L'Azerbadjan,** sur la mer Caspienne, capitale Bakou, autre centre pétrolier de premier ordre. Cette république comprend deux provinces unies qui totalisent environ deux millions et demi d'habitants.

6° **La province autonome de Nakhichevan,** capitale Nakhichevan, est rattachée à l'Azerbadjan. Sa population s'élève à 125.000 habitants.

7° **Le territoire autonome de Nagorni-Karabagh,** habité en majorité par les Tartares et couvert de forêts d'où il tire peut-être son nom (Karabagh = Jardin noir). Sa capitale est Stepanakert et sa population s'élève à environ 250.000 habitants. C'est un territoire très fertile où l'élevage des chevaux de race tartare est très florissant. Karabagh appartenait autrefois à l'Iran.

8° **Enfin, le territoire des Ossetian du Sud,** dont nous avons parlé plus haut et qui forme une seule république soviétique avec celui des Ossetian du Nord, en Caucasie.

Tous ces territoires et républiques forment un Etat fédéral faisant partie de l'Union Soviétique.

Quant au Caucase proprement dit, c'est-à-dire la chaîne de montagnes qui porte ce nom, il a une longueur de 1.200 kilomètres allant, à travers l'isthme, de la mer Noire à la mer Caspienne. C'est l'une des régions montagneuses les plus abruptes du monde, et la mythologie dit que c'est sur une cime du Caucase que Prométhée fut enchaîné. On connaît la légende suivant laquelle ce dieu du feu, frère d'Atlas et fils de Japet, l'un des Titans, déroba le feu du ciel pour animer le corps de l'homme, qu'il avait façonné avec le limon de la terre. Jupiter, jaloux et furieux, le poursuivit de sa haine, et Vulcain, sur l'ordre du maître des dieux, cloua Prométhée sur un pic du Caucase où un vautour se mit à lui dévorer le foie. Hercule le sauva d'une mort certaine et ce fut là l'une des plus grandes actions du héros.

Il y a, dans le Caucase, des cimes qui atteignent et dépassent 4.000 mètres de hauteur. Le mont Elbrous n'a pas moins de 5.640 mètres.

La population du Caucase est un mélange hétéroclite de races qui diffèrent les unes des autres autant par le physique que par la langue. Il y a, dans cette région au passé mouvementé, des Tartares, des Arméniens, des Kalmouks, des Géorgiens, des Circassiens, des Daghestanis, des Turcomans, des Turcs, des Arabes, des Juifs, des Iraniens, des Nogaïs, des Karatchaïs, des Kurdes, des Tziganes, des Slaves, des Germains, des Grecs, des Mingréliens, des Abkhazes, des Abases, des Chetchènes, des Ossetian, des Inguch — et nous en passons !

Les Caucasiens luttèrent pendant des siècles pour garder leur indépendance. Ce n'est qu'en 1864 que la Russie des tsars parvint à imposer sa domination sur la plus grande partie de cette région.

Le christianisme et l'islamisme se partagent les croyances des populations, qui sont très belliqueuses mais qui pratiquent toujours certaines vertus chevaleresques, dont l'hospitalité. Toutefois, le Caucasien est généralement hostile à l'étranger et garde à son égard une certaine réserve, jusqu'à ce qu'il ait été absolument sûr qu'il ne s'agit ni d'un ennemi, ni d'un espion ou d'un inconnu malintentionné.

La femme, dans le Caucase, même parmi les populations musulmanes, ne se voile pas le visage et prend part à tous les travaux auxquels se livrent les hommes. La plupart d'entre elles tissent des tapis réputés dans le monde entier.

Dès le début de l'agression allemande contre la Russie soviétique, toutes les républiques du Caucase se hâtèrent d'exprimer leur loyalisme à Staline, leur attachement au régime et collaborèrent sur une grande échelle à la guerre contre l'envahisseur.

Maintenant que leur pays est directement menacé, les Caucasiens, à quelque race qu'ils appartiennent, seront certainement fidèles aux traditions guerrières de leurs ancêtres.



Voici, perchés sur un camion, Richard Dimbleby et un combattant dont les auditeurs de la radio auront entendu l'adresse pleine de fougue.

— ...Et maintenant, voici le compte rendu des opérations d'hier, raconté par notre correspondant de guerre dans le désert occidental, Richard Dimbleby.

Richard Dimbleby nous parle...

La voix égale du speaker se tait. Un déclic : les auditeurs de la B.B.C. écoutent, intéressés, un récit vécu, recueilli sur place par Dimbleby. Les combats se sont déroulés hier, dans une région désertique située à des centaines de kilomètres de tout centre habité. Moins de vingt-quatre heures plus tard, la radio de Londres est en mesure de donner un compte rendu direct, transmis par un de ses hommes qui se trouve sur le champ de bataille.

Très simplement, Richard Dimbleby, correspondant de guerre de la B.B.C. dans le Moyen-Orient, nous explique comment ses collaborateurs et lui opèrent pour faire parvenir à destination leurs renseignements :

— Sur tous les fronts importants, la B.B.C. entretient une unité mobile, contenant tout l'appareillage nécessaire à l'enregistrement. Les équipages de ces unités sont composés de spécialistes de la B.B.C. : un ingénieur, un correspondant accrédité et un observateur.

« Après chaque opération importante, le correspondant rédige son récit, et ensuite le fait enregistrer sur disque. La plaque ainsi qu'une copie du texte sont envoyées par avion jusqu'au Caire, où elles sont examinées par la censure militaire. Si le texte est approuvé, le tout est adressé, sous pli cacheté, à l'Egyptian State Broadcasting.

« Tous les soirs, des studios de l'E.S.B. nous obtenons une communication radiotéléphonique avec la B.B.C. de Londres. L'émission est parfaite, et nous discutons avec nos camarades de là-bas, comme si nous nous trouvions tous dans la même pièce. C'est au cours de cette communication qu'on fait tourner le disque, qui est immédiatement enregistré une seconde fois par les studios de Londres. Dès lors, l'information est prête pour la diffusion à travers le monde. Tout ce processus n'a pas pris plus de vingt-quatre heures. »

Richard Dimbleby se trouve en Egypte depuis avril 1940. Il est le premier correspondant de guerre accrédité, arrivé dans le Moyen-Orient depuis le commencement de la guerre.

Cet homme n'a pas cessé un seul instant, au cours des deux dernières années, de parcourir le Moyen-Orient dans tous les sens, à la poursuite de nouvelles pour les auditeurs de la B.B.C. Il a connu l'émotion des grandes batailles. Il a suivi les phases principales de la campagne d'Afrique Orientale. Il a parcouru les sables de la Palestine, les montagnes de Syrie, les plaines ensoleillées de l'Iran. Il a fait de fréquents séjours en Turquie, où, dans une atmosphère de neutralité officielle, des intrigues, des luttes sourdes tiennent le journaliste continuellement en éveil. Richard Dimbleby est la personnification de l'aventure et des dangers terribles auxquels on n'échappe que par miracle. Ce jeune homme de trente ans a connu toutes les émotions de la vie. Nous lui demandons de nous raconter quelques-uns de ses souvenirs.

— A mon arrivée dans le Moyen-Orient, je fus affecté au secteur d'Afrique Orientale, alors que les opérations d'Afrique du Nord étaient suivies, pour le compte de la B.B.C., par un de mes collègues, l'Hon. Edward Ward. D'Abyssinie, je me suis rendu en Asie : j'ai visité la Turquie, l'Asie Mineure et l'Iran.

« En novembre 1941, l'unité de la B.B.C. qui opérait dans le désert occidental tomba aux mains de l'ennemi. Ward et un ingénieur que nos services avaient emprunté à l'armée furent faits prisonniers, pendant qu'ils essayaient de suivre d'un peu trop près une bataille de tanks. Je me trouvais alors en Turquie. Je reçus instructions de venir immédiatement remplacer mon malheureux collègue sur le front occidental. »

— Quelle a été votre activité entre avril 1940 et novembre 1941 ?

Dimbleby sourit. On voit que les souvenirs assaillent en foule sa mémoire, et qu'il essaye de mettre un peu d'ordre dans ses idées.

— Ecoutez, je m'en vais vous raconter des anecdotes et des souvenirs en vrac. A vous de les ordonner et de les présenter d'une façon cohérente à vos lecteurs.

Nous n'en ferons rien. Le récit de Dimbleby est si clair que nous le reproduisons tel quel. Le voici :

— J'ai raconté la bataille de Keren, comme vous entendez quelquefois raconter à la radio les rencontres de ballon rond. J'avais réussi à installer mes microphones dans un wagonnet tiré par un mulet. Lentement, notre équipage baroque réussit à gravir la pente raide d'une montagne. Arrivé au faîte, je constatai avec satisfaction que je pouvais dominer tout le théâtre de la bataille. Devant moi, j'apercevais les troupes impériales qui avançaient vers la place forte italienne. A l'horizon, les batteries ennemies tiraient sans arrêt, et je pouvais voir des petits nuages de fumée qui sortaient des roches. Jamais je ne m'étais trouvé dans une position meilleure pour raconter une bataille. Bientôt, il commença à faire singulièrement chaud. Les artilleurs ennemis nous avaient aperçus et ils avaient dirigé leur tir sur notre véhicule. Les bombes pleuvaient drues autour de nous. Heureusement, je pus terminer mon enregistrement.

« En juillet 40, je me trouvais au Soudan. Un coup de malchance : la diphtérie m'immobilise pendant de longues semaines dans un hôpital de Khartoum. En septembre, je me mets en route pour la Turquie. A Ankara il existe une station émettrice excellente, d'où je pouvais transmettre mes messages. Malheureusement, les Allemands demandèrent avec insistance la fermeture de cette station, et les autorités turques, désireuses d'éviter des incidents, décidèrent d'obtempérer au désir des nazis. »

— A propos, comment les différentes colonies s'arrangent-elles pour vivre côte à côte en Turquie ?

— Ma foi, cela se passe le mieux du monde. Parfois, on se trouve dans une situation gênante. A Ankara, par exemple, les étrangers fréquentent tous un seul grand restaurant. Vous pouvez y voir attablés des fonctionnaires de l'ambassade britannique, et assis, à la table à côté, des diplomates allemands qui sirotent leur café. Deux clans se sont formés: d'une part les Alliés, Britanniques, Américains, Russes, etc., d'autre part les représentants des pays de l'Axe. Les deux groupes font semblant de s'ignorer complètement, mais souvent nous assistâmes à des incidents amusants. Par exemple, le 29 octobre, jour de la fête nationale turque, une grande cérémonie eut lieu dans la capitale. On put alors voir, à quelques mètres les uns des autres, des officiers britanniques, américains, allemands et italiens, en grand uniforme, qui faisaient semblant de ne pas se voir pour ne pas avoir à se saluer.

« Dans les cafés, nous nous amusions à faire jouer par l'orchestre « It's a long way to Tipperary » ou bien « There'll always be an England ». Les auditeurs axistes manifestaient leur dépit en faisant jouer à leur tour des airs allemands ou italiens, ou bien en accueillant nos chansons par des sourires ironiques. »

— N'y a-t-il jamais eu d'incidents sérieux ?

— Très rarement. Personnellement, j'ai été une fois grossièrement bousculé par un Allemand, le représentant des produits Bayer. Mais je lui ai vite fait regretter son attitude. A l'hôtel où j'habitais, j'étais littéralement encerclé par les services de la propagande allemande. L'étage où se trouvait ma chambre était entièrement occupé par le Dr Schmidt, directeur de la propagande nazie à Berlin, en visite à Ankara, et ses collaborateurs. Mes charmants voisins voulaient à tout prix me faire déménager, mais je tins bon. Etendu sur mon lit, je pouvais parfois entendre des conversations qui avaient lieu dans la pièce à côté. C'était très drôle...

« Lorsque l'Italie attaqua la Grèce, je partis à destination d'Athènes. Ce fut un voyage charmant. Nous restâmes enfermés pendant près d'une semaine dans un compartiment de chemin de fer, pratiquement privés d'eau et de nourriture. Je passai une partie de l'hiver sur le front d'Albanie, et, en janvier 1941, revins en Egypte. La grande offensive de Wavell se déroulait favorablement. J'assistai à la chute de Bardia. A l'occasion de la prise de cette ville, nos services ont battu un record de célérité.

« Bardia tomba le soir. Le récit de l'occupation de la ville voyagea par avion jusqu'au Caire, où il arriva le lendemain matin. Au cours de l'après-midi, la B.B.C. racontait la prise de Bardia. L'émission fut captée en Amérique, où la nouvelle n'était pas encore parvenue. Quelque temps plus tard, je recevais une copie du « New York Times », dans lequel mon récit figurait « in extenso ».

« En mai 1941, je parcourus la Palestine, l'Irak, où les armées britanniques étaient en train de mater la révolte de Rachid Aly, et puis la Syrie. L'unité mobile de la B.B.C. se trouvait dans la colonne de tête des troupes australiennes qui entreprirent la campagne de Syrie.

« Une fois de plus, je m'en allai en Turquie. Mais voilà que j'apprends l'entrée des troupes alliées en Iran. Sans perdre une heure, je me mis en route. Istamboul, Bagdad, par chemin de fer, et de là, je poursuivis mon voyage en auto.

« Nous nous trouvions entre les deux armées : les rebelles iraniens n'avaient pas encore capitulé, et, venant d'une direction différente, nous étions en avant des troupes britanniques. La situation n'était pas très rassurante pour nous. Pendant la nuit, sur la route de Kermanshah, nous fûmes attaqués par une vingtaine de bandits qui essayèrent d'arrêter notre auto. Nous n'avions pas d'armes pour nous défendre, et j'étais d'autant plus ennuyé que je transportais avec moi six sacs pleins de courrier diplomatique, dont deux contenaient des documents secrets. Notre seule chance de salut résidait dans la vitesse de notre voiture. Pressant l'accélérateur à fond, notre chauffeur lança l'auto dans le noir et nous réussîmes ainsi à nous mettre hors d'atteinte de nos agresseurs.

« En Iran, j'ai vu les troupes russes qui avaient traversé les frontières septentrionales. »



Richard Dimbleby, observateur de la B.B.C. dans le Moyen-Orient, lit son message au microphone, en plein désert, en

— Vous êtes revenu ensuite en Egypte ?

— Oui, en passant par la Turquie, où la mission diplomatique allemande venait d'arriver. J'allai aussi en Arabie Séoudite, accompagnant l'émir Mansour qui rentrait de sa visite en Egypte. Nous organisâmes une émission en arabe, du palais même de l'émir.

« Depuis la fin du mois de mai, jusqu'il y a deux semaines, j'ai suivi la VIIIe armée. Je suis au Caire pour quelque temps, mais bientôt je devrai partir. Je ne sais si je rentrerai à Londres ou si j'aurai l'occasion d'aller à Moscou... »

— Avez-vous jamais enregistré des batailles ?

— Malheureusement, du point de vue de l'enregistrement, les résultats sont décevants. Les coups de canon résonnent très peu dans les microphones. Quant aux détonations des armes légères, elles sont à peine perceptibles. Par contre, les opérations aériennes sont parfaitement phonogéniques. Mais les correspondants de la B.B.C. n'ont pas pour seule tâche de relater les opérations militaires; nous sommes également chargés d'organiser les émissions de discours et de déclarations de personnages politiques et militaires. De plus, nous envoyons à Londres des nouvelles intéressant l'Union Sud-Africaine et la Nouzelle-Zélande.

— Comment cela ?

— Oui. Aussi étrange que cela puisse paraître, le plus court chemin du Caire au Cap ou en Nouvelle-Zélande passe par Londres. Un enregistrement pris au désert à midi arrive au Caire le soir, et douze heures plus tard il peut être émis d'un poste néo-zélandais, aux antipodes.

— Vous devez tirer de grandes satisfactions de votre métier.

— Sans aucun doute. Il en est de même pour mes collègues. Nous travaillons dur, mais nous sommes heureux de vivre une vie tellement intense. Parfois, nous éprouvons des difficultés. Nous devons prendre un grand nombre de précautions au sujet de nos émissions. Il ne faut pas oublier que l'ennemi se trouve à l'écoute aussi bien que les auditeurs amis, prêt à faire profit de la moindre phrase émise pouvant donner lieu à une interprétation fallacieuse. Les fausses nouvelles voyagent très rapidement. Par exemple, après notre aventure avec les bandits, en Iran, la radio bulgare annonça que j'avais été fait prisonnier et qu'on demandait une forte rançon pour me relâcher. Il n'y avait rien de vrai dans tout cela, naturellement, mais pendant quelques heures, les miens et le personnel de la B.B.C. à Londres furent très anxieux.

Mister Dimbleby, Monsieur Dimbleby, Senor Dimbleby, Herr Dimbleby, Signor Dimbleby, Minheer Dimbleby, etc., ainsi qu'on le nomme dans les différentes langues que l'on emploie à la radio de Londres, continue à dérouler son œuvre utile d'informateur et demeure ce qu'il est : un homme simple, actif, courageux, assoiffé d'aventures, mais avant tout soucieux d'accomplir son devoir jusqu'au bout.



la... es... en... présence de quelques soldats dont le sourire est rempli d'optimisme et de bonne humeur.

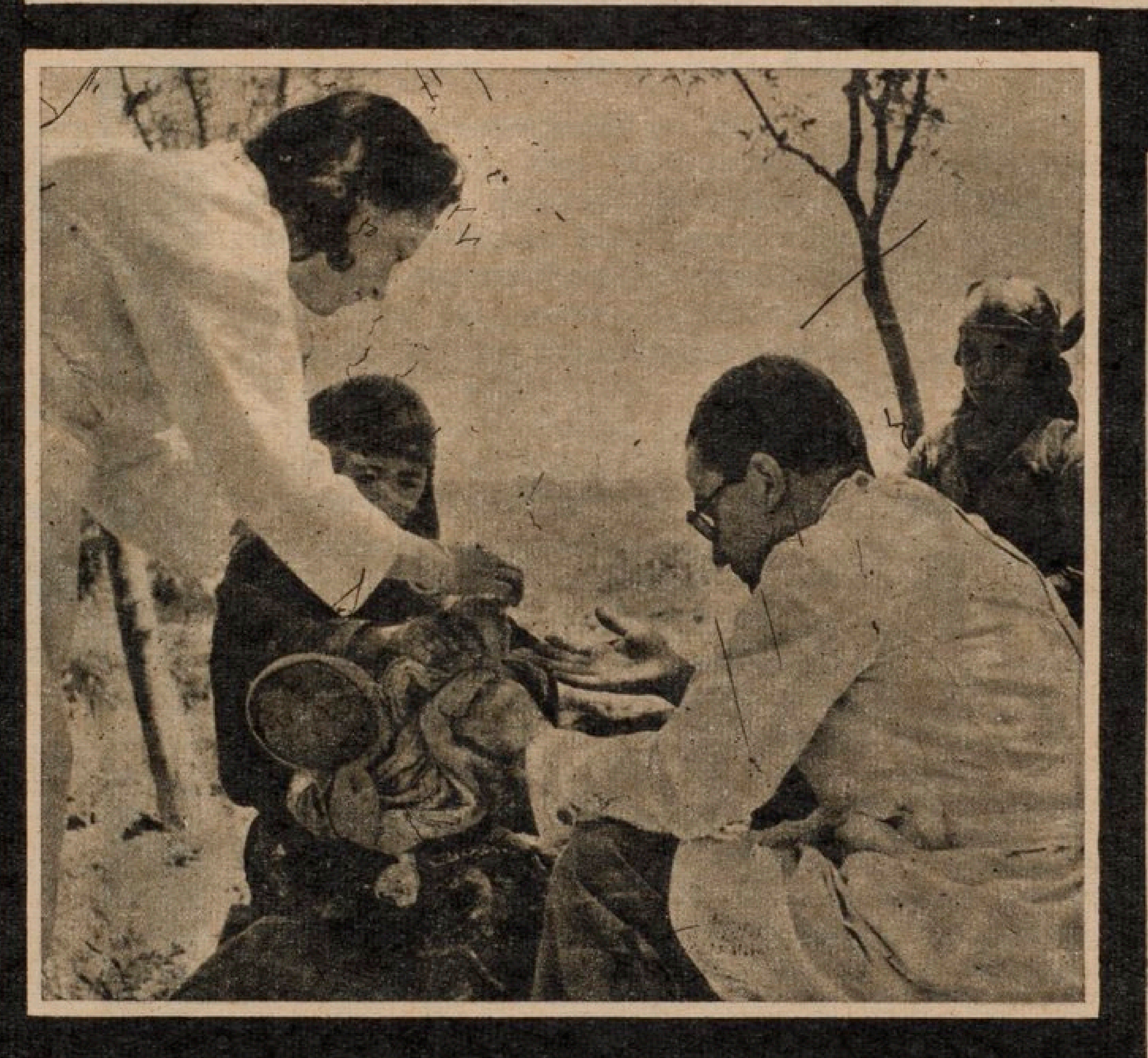


Voici la clinique Spears en tournée dans la région de Sednaya. Près de 70 patients sont visités dans chaque village.

LA CLINIQUE MOBILE SPEARS

porte à la population syro-libanaise secours et réconfort

Grâce à la belle initiative de Lady Spears, femme du ministre de Grande-Bretagne en Syrie et au Liban, des cliniques mobiles, dotées des moyens thérapeutiques les plus modernes, ont été créées et les populations syrienne et libanaise voient, avec quelle satisfaction, leurs maux soulagés par des médecins et des nurses qui n'ont d'autre but que d'adoucir les souffrances d'autrui. Chaque clinique mobile est composée d'un médecin syrien, interne de l'Université américaine de Beyrouth, d'une nurse et d'un conducteur-infirmier. Ces cliniques ambulantes sont installées respectivement à Chtaura, Damas, Palmyre et Hassetche sur la frontière turque. Tous les matins elles parcourent villages et bourgades libano-syriens, apportant aux tribus locales tout le secours nécessaire. Voilà certes une très belle œuvre et digne de tous les encouragements de la part du public dont les donations les plus minimes seront reçues avec infiniment de reconnaissance.



Un médecin et une nurse en plein travail dans une région de Syrie.



Un médecin pèse un bébé né prématurément.



Dans sa tente, entouré de parents et d'amis, un vieillard, atteint de malaria, attend l'arrivée de la clinique mobile.

LA CROATIE

continue la guerre

Récemment, le haut commandement nazi ayant décidé de retirer des troupes de Yougoslavie pour les envoyer sur le front de Russie, les patriotes serbes, rangés autour du général Mihaïlovitch, en ont profité pour opérer de véritables soulèvements et infliger des pertes sensibles à l'ennemi. L'article qui suit éclaire d'un jour nouveau la situation de la Yougoslavie qui lutte pour sa libération.

Lorsque les armées de l'Axe eurent réussi à vaincre la résistance des Yougoslaves, le gouvernement fasciste s'empressa de créer à l'intérieur du pays, nouvellement conquis, un Etat, le royaume de Croatie, auquel on imposa un souverain italien, parent du roi Vittorio Emmanuele. Mais le but escompté n'a certainement pas été atteint. Le gouvernement croate n'a pas réussi à acquérir une autorité réelle en Croatie et ses méthodes n'ont pas affaibli l'esprit de résistance de la population. La Yougoslavie demeure unie devant ses ennemis et un grand nombre de Croates continuent à mener une lutte sans merci contre les envahisseurs, sous les ordres du général Draja Mihaïlovitch.

Après la création du nouvel Etat, il fallut trouver une classe dirigeante, une police politique, des cadres administratifs constitués par des quislings, ce qui n'était pas facile dans un pays comme la Yougoslavie, où les traîtres sont rares. Il fallut par conséquent recourir aux membres d'une ancienne organisation, les Oustachis, dont les méfaits de tous genres ne se comptaient plus. Les patriotes, qui montrent souvent de la clémence à l'égard des autres quislings, leur ont déclaré une guerre à mort.

LA VIE EN CROATIE

D'après des personnes qui ont visité la Croatie en juillet, la vie là-bas n'a pas encore repris son cours normal, et elle ne le reprendra que le jour de sa libération définitive. Malgré les longs mois d'occupation, aucun Italien n'ose s'aventurer à l'intérieur du pays; lorsqu'il est indispensable de le faire, il faut organiser une expédition en règle. Cet état d'alarme continuel n'est pas dû seulement à la présence des bandes de patriotes, mais aussi au fait que chaque paysan, apparemment inoffensif, est un guerrier, chaque ouvrier un saboteur intrépide et chaque intellectuel un combattant ou un chef lorsque l'occasion s'en présente.

Ce danger continuel, cette crainte des embuscades et des coups de main abattent le moral des soldats de l'Axe et détruisent leur esprit de résistance, beaucoup plus que ne pourrait le faire une guerre ouverte qui leur permettrait au moins de lutter contre un ennemi visible et connu.

Le coût de la vie a atteint des niveaux astronomiques. Les seuls qui ne s'en préoccupent pas sont les Italiens et les Allemands, abondamment munis de billets de banque. Les endroits publics nocturnes de Zagreb ne sont pratiquement fréquentés que par eux ou par quelques officiers oustachis. Les rues sont désertes après le coucher du soleil et il est défendu de circuler après minuit, pour éviter les coups de main des patriotes qui pourraient s'aventurer au centre même de la nouvelle capitale.

DEUX CAPITALES

La création du nouvel Etat a rendu nécessaire l'organisation de nouveaux services publics, et la transformation de Zagreb en capitale. Tous ces changements ont imposé la solution d'un grand nombre de problèmes, mais les quislings du lieu ont dû renoncer à s'assurer par des moyens pacifiques la collaboration de la population, qui ne peut s'habituer à les considérer comme les représentants d'un véritable gouvernement national. Ils ont dû imiter par conséquent, pour arriver à leurs fins, les méthodes de leurs « patrons ». La population civile a été mobilisée, et tous les hommes et les femmes valides ont été employés à la construction des nouveaux édifices publics.

Mais les patriotes n'ont jamais cessé d'être actifs en Croatie, et surtout dans la région du siège du nouveau gouvernement, au point que celui-ci a récemment décidé de déménager dans une nouvelle capitale, Banjaluka, qui se trouve en Bosnie, plus près de la frontière italienne. Les Italiens ont essayé de maintenir le secret sur cette décision pour éviter une trop forte hausse sur le prix des terrains, mais la nouvelle n'a pas tardé à être divulguée. Le siège du gouvernement sera double. Quelques ministères demeureront à Zagreb, du moins pour l'instant, et les autres seront installés à Banjaluka.

EXODE

Dans la seule Croatie, pays essentiellement rural de quelques millions d'habitants, 150.000 ouvriers ont été envoyés en Allemagne, c'est-à-dire, pratiquement, toute la population ouvrière mâle du pays. Mais cet exode en masse n'est pas dû seulement, comme on pourrait le croire, aux besoins toujours plus pressants de main-d'œuvre du Reich, obligé de remplacer les millions de jeunes gens perdus sur le front de Russie. Ces ouvriers, qui vivaient pour la plupart dans les villes, sont la catégorie de travailleurs croates la plus évoluée. Le gouvernement quisling espérait réussir à éliminer une fois pour toutes l'esprit de révolte dans le pays en les éloignant. Mais il a échoué ici aussi d'une façon complète.

Un procédé plus radical a été employé contre les patriotes dont la police a réussi à s'emparer. Ils furent parqués dans des camps de concentration et soumis à de durs travaux et à une discipline sévère. Mais, malgré tout, ces hommes n'ont pas perdu leur fermeté morale et leur foi dans la libération de leur pays.

LES DÉBUTS DE LA GUÉRILLA

La guérilla, qui sévit aujourd'hui dans toute la Yougoslavie, a pris naissance en Serbie dans un mouvement organisé. Elle commença à se développer peu après l'invasion ennemie, en juin 1941, lors de l'attaque nazie contre la Russie. Au moment de l'invasion, de nombreuses armes et du matériel de toutes sortes avaient été abandonnés dans les champs par les deux armées, trop occupées pour les ramasser. Les paysans s'emparèrent de fusils, de mitrailleuses et de munitions qu'ils cachèrent soigneusement dans des endroits inaccessibles, attendant le moment propice pour s'en servir. Ce n'est qu'au mois de juin de l'année passée que les armes sortirent de leurs cachettes, au cri de « Vive le roi Pierre ! » Cette première organisation comprenait des paysans, des ouvriers, des intellectuels, qui s'étaient instinctivement réunis après la défaite. Les chefs étaient souvent des professeurs ou des étudiants, qui avaient quitté leurs écoles ou leurs universités pour prendre les armes.

Mais, en même temps, une autre organisation était née, sans contact avec la première : celle des nombreuses unités de l'armée régulière qui ne s'étaient pas rendues à l'ennemi et s'étaient retirées dans les montagnes pour continuer la lutte. Ces unités errantes et désorganisées trouvèrent un chef intrépide et génial, le général Draja Mihaïlovitch, qui sut les regrouper et en faire une véritable armée.

LES TCHETNIKS

Ce sont des soldats dont on parle souvent sans savoir avec exactitude qui ils sont. Les Tchetniks étaient des soldats irréguliers recrutés à travers la campagne et les montagnes, selon une très ancienne tradition militaire. Chaque village honorait beaucoup ses Tchetniks, qu'il considérait comme les défenseurs de son honneur. Ces soldats n'étaient enrôlés qu'après avoir donné des preuves suffisantes de courage et d'habileté. Ils portent un uniforme pittoresque et un bonnet en astrakan marron. Ils sont armés de deux fusils délicatement ciselés et de plusieurs poignards.

La proportion de ces soldats qui s'étaient rendus aux Allemands était infime. Ils avaient été répartis, par le commandement, sur des lignes situées à l'arrière du front principal pour harasser les armées ennemies, au cas où celles-ci auraient réussi à pénétrer dans le territoire yougoslave. Leurs pertes avaient été insignifiantes.

Quelques mois après la défaite, les Tchetniks furent trahis par un de leurs chefs, Kosta Pecianac, qui s'offrit aux ennemis de sa patrie pour combattre contre ses anciens camarades. Il fut suivi par quelques-uns de ses hommes, mais la plus grande partie resta fidèle à son roi. C'est à la suite de cette trahison que les Tchetniks éprouvèrent le besoin d'unir leurs forces à celles de Mihaïlovitch et aux paysans. Aujourd'hui, pratiquement, toutes les forces qui luttent contre l'envahisseur, en Croatie et dans le reste de la Yougoslavie, sont unies sous les ordres de Mihaïlovitch, colonel au début des hostilités, et devenu, depuis, général et ministre de la guerre. Mais il n'a pas cessé pour cela de rester à la tête de ses hommes, dans son pays.

L'IMPORTANCE DE CETTE LUTTE

Une vingtaine de divisions de l'Axe, en grande partie italiennes, sont aujourd'hui immobilisées en Yougoslavie. Ces divisions, malgré leur matériel moderne et leur aviation, doivent être périodiquement renouvelées ou remplacées. Les patriotes, qui ne luttent souvent qu'avec les armes capturées à l'ennemi, immobilisent par conséquent des centaines de milliers d'hommes.

Depuis quelques mois, avec l'arrivée du beau temps, les patriotes se sont trouvés dans une situation plus avantageuse. Leur activité a redoublé, ils ont repris des villes, kidnappé des chefs fascistes, annihilé des unités ennemies. La belle saison leur a permis de sortir plus facilement de leurs montagnes, sans pour cela faciliter la tâche de leurs ennemis, qui n'osent s'aventurer dans les zones qui leur servent de refuge, et où, d'ailleurs, tous leurs engins modernes ne leur seraient d'aucune utilité. La lutte de la Croatie et de toute la Yougoslavie contre l'envahisseur bat son plein, et elle ne cessera que le jour de la victoire finale.



1 Le silence est un élément essentiel pour organiser … de nuit. Des chaussures spéciales sont distribuées …



4 La patrouille prend place sur un camion. Elle p… fectuer plusieurs milles avant de continuer son actio…



6 Voici décidé le plan de l'act… véhicule, les membres de …



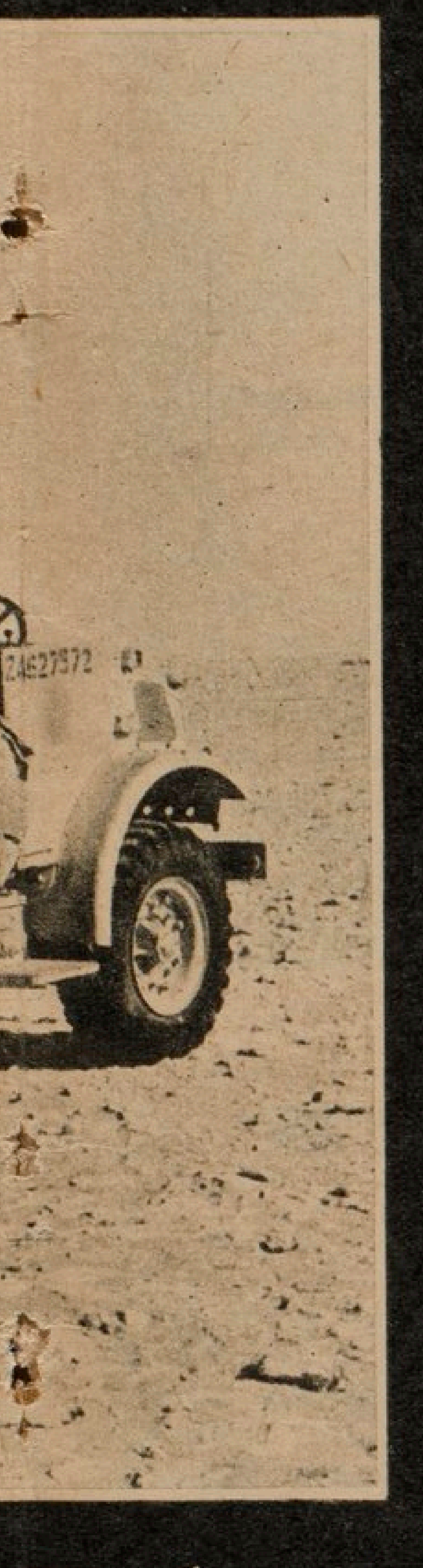
...une patrouille ...es aux soldats.



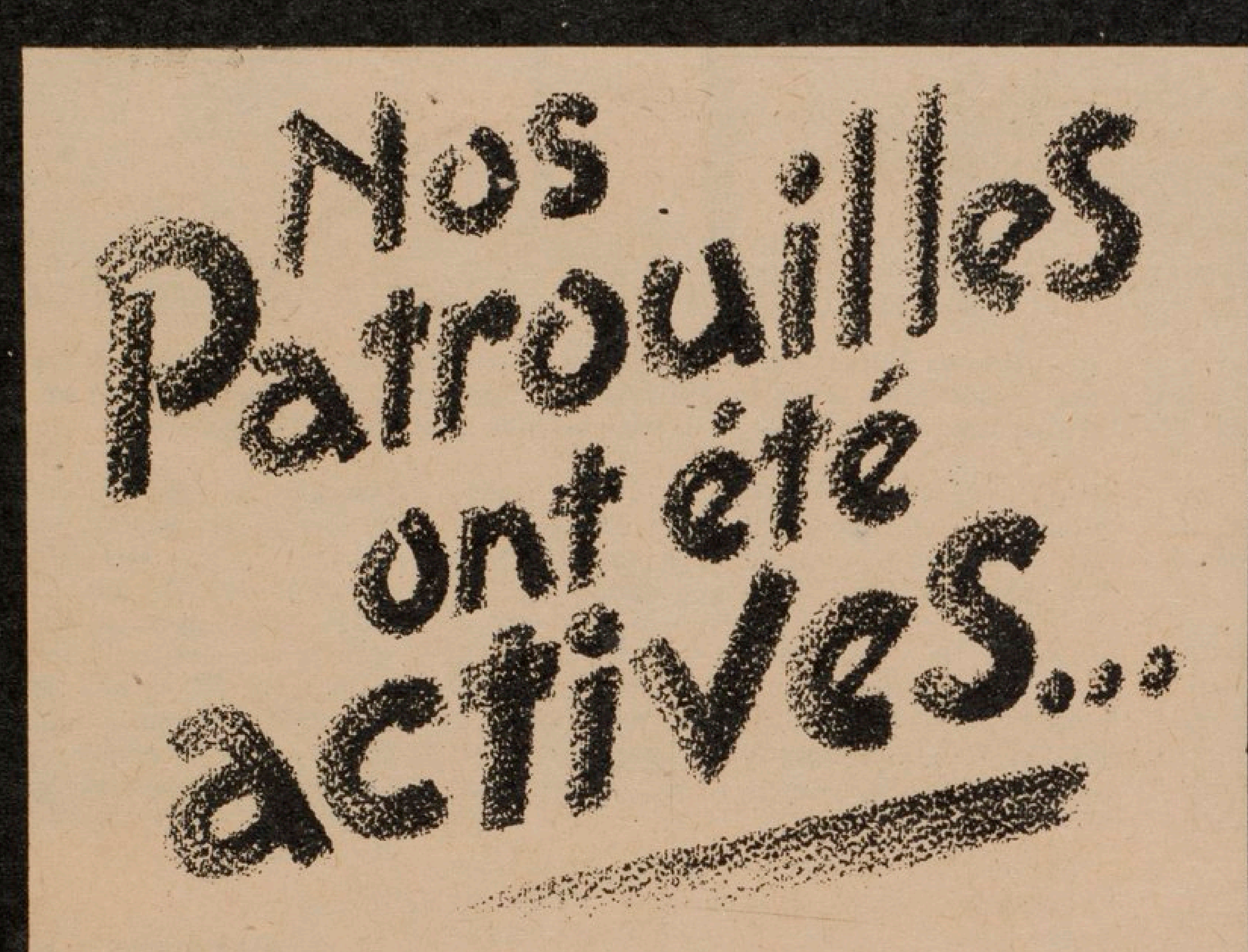
2 Les membres de la patrouille chaussent leurs souliers en plein sable, au milieu d'un silence poignant. L'action sera, espèrent-ils, efficace.



3 Un sergent débarrasse les soldats de tous les papiers compromettants pouvant donner des indications à l'ennemi au cas où ils seraient capturés.



...pourra ef-...ction à pied.

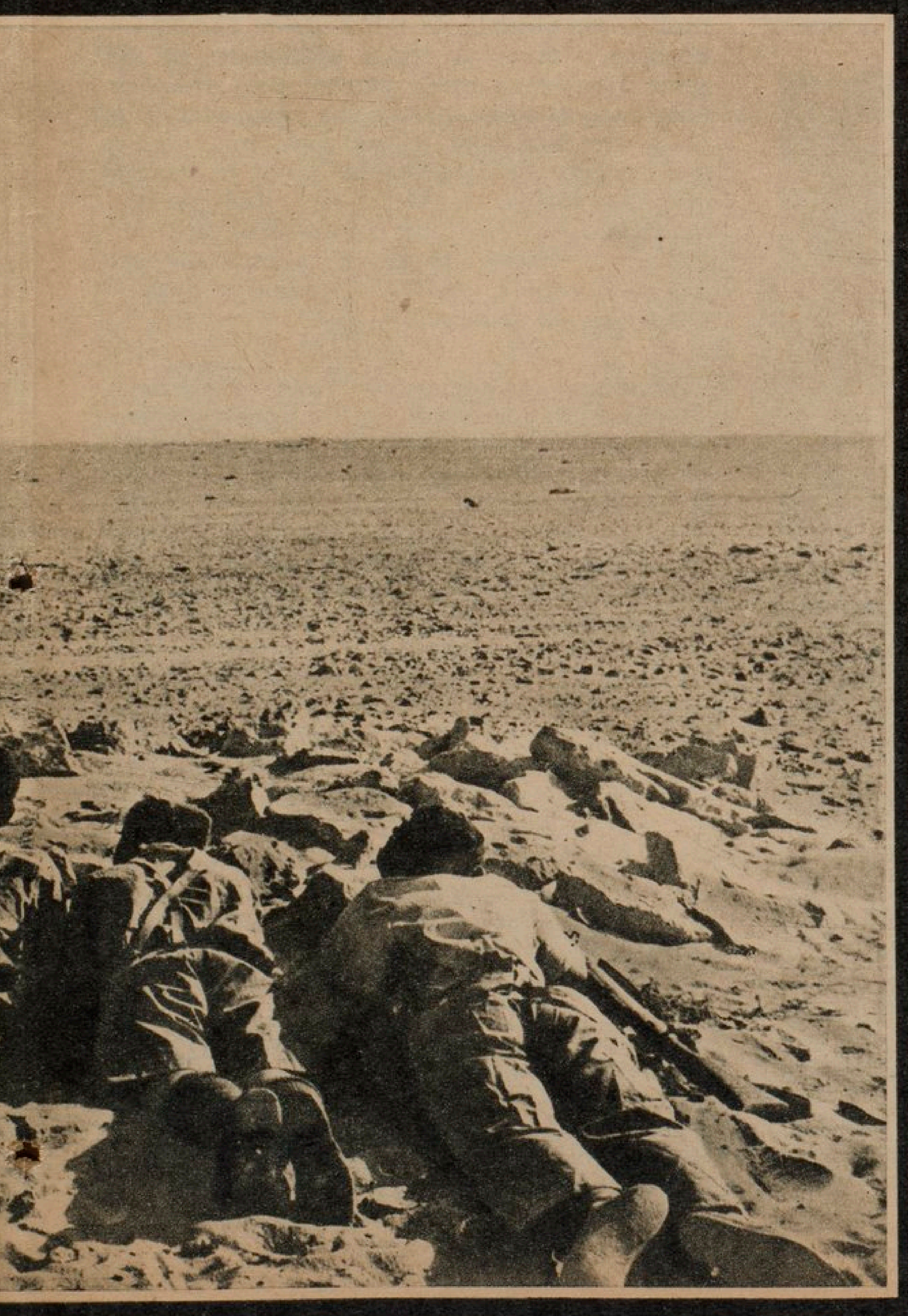


Nos Patrouilles ont été actives...

Malgré le calme relatif qui règne sur le front de l'Ouest, l'activité des patrouilles ne s'est pas ralentie et des coups de main efficaces ont été accomplis par les valeureux combattants de la Huitième Armée. Comment s'organisent ces patrouilles et de quelle façon celles-ci agissent-elles ? Il nous est apparu opportun d'en donner une idée précise à nos lecteurs par le reportage photographique ci-contre. De grandes précautions sont prises avant le départ des troupes pour les secteurs adverses qui souvent, pris par surprise, n'ont pas le temps de réagir.



5 Le commandant de la patrouille et un sergent font le point à l'aide de leur sextant. Ils donneront tout à l'heure les ordres nécessaires.



...l'action. Après avoir abandonné leur ... la patrouille sont prêts à agir.



7 Baïonnette au fusil, les soldats s'élancent à travers les fils barbelés des positions ennemies d'où ils rapporteront prisonniers et informations précieuses.

LA GUERRE du CAMOUFLAGE

Pendant la bataille aérienne de la Grande-Bretagne, les Allemands innovèrent un système ingénieux, basé sur des rayons d'ondes hertziennes, pour guider leurs aviateurs au-dessus des objectifs assignés. Les Anglais trouvèrent immédiatement la riposte. Voici comment opéraient les Allemands : à partir de deux stations, établies sur le continent à une certaine distance l'une de l'autre, ils lançaient deux faisceaux d'ondes dans la direction des Iles Britanniques, de façon à ce que leur point de rencontre se trouvât juste au-dessus de la cible. Les bombardiers à croix gammée n'avaient plus qu'à suivre l'un des deux rayons, et, arrivés au point d'intersection, ils pouvaient lâcher leurs projectiles avec un maximum de probabilité d'atteindre le but. Les experts britanniques en T.S.F. eurent la brillante idée de tromper l'ennemi en créant de fausses intersections. A partir d'une station anglaise, ils lançaient un troisième rayon, qui croisait l'un des faisceaux allemands au-dessus d'un champ ou d'une étendue de terrains vagues. Les aviateurs ennemis, sans se méfier, bombardaient consciencieusement des lambeaux de terre ne comportant aucun objectif appréciable. Les Anglais perfectionnèrent encore leur système, en donnant à leur rayon la même longueur d'onde et la même fréquence qui étaient employées par l'ennemi. Il s'ensuivit que, non seulement les pilotes allemands gaspillaient leur charge d'explosifs, mais souvent, sur le chemin de retour, ils se guidaient à l'aide d'un rayon britannique, qui les conduisait en haute mer au lieu de les diriger sur leurs bases.

En prévision d'attaques aériennes de la part des Nations Unies, Berlin a effectué une série de camouflages à travers ses principales artères. Voici une rue de la capitale, transformée en une allée d'arbres qui pourrait faire croire qu'on se trouve là en quelque banlieue déserte. Mais les aviateurs alliés ne se laisseront pas prendre au piège.

La guerre aérienne d'aujourd'hui a donné naissance à un grand nombre de ruses inédites. A côté de la bataille réelle, au cours de laquelle les machines infernales inventées par l'homme se heurtent en des chocs gigantesques, un combat aussi acharné se développe dans un autre domaine qui met à une rude épreuve l'acuité d'esprit des belligérants.

Une autre ruse employée souvent par les pilotes des appareils de combat consiste à faire croire à l'adversaire qu'ils sont en difficulté et qu'ils ne peuvent plus contrôler les commandes. Plusieurs avions allemands sont équipés d'un dispositif contenant des matières chimiques qui émettent de gros nuages de fumée, donnant l'illusion que l'appareil est en feu. Un subterfuge similaire est employé dans la guerre sous-marine. Des taches artificielles d'huile, et parfois des débris, sont lâchés jusqu'à la surface, pour faire croire à l'ennemi que le submersible a été détruit.

DES VILLES ARTIFICIELLES

Au cours de l'été dernier, un Américain qui se promenait dans les environs de Berlin tomba sur une installation fantastique, constituant l'une des ruses de guerre les plus remarquables. Son attention fut attirée par un réseau de fils métalliques qui couvrait toute une partie de la région. Les câbles partaient d'un souterrain et se déployaient en éventail jusqu'à une série de petites constructions qui s'élevaient à cinq cents mètres plus loin. Les maisonnettes n'avaient pas de toits, ni de carreaux aux fenêtres, et sur les planchers s'amoncelaient des faisceaux de paille et des tas de copeaux de bois. Un interrupteur, installé dans le souterrain, permettait de mettre le feu à toutes ces matières inflammables, donnant ainsi l'illusion de grands incendies pour induire en erreur les pilotes des bombardiers de nuit britanniques.

Sans le savoir, le promeneur indiscret avait découvert une partie de la ville artificielle de Berlin. Intrigué, il entreprit, en prenant toutes ses précautions, d'autres explorations dans les environs, et découvrit des réseaux étendus de fausses routes, de prétendues usines et voies ferrées. Les « routes » étaient bordées de talus contenant des lampes électriques soigneusement distribuées. Vues d'en haut, elles devaient donner l'illusion complète d'artères de la capitale allemande, mal obscurcies par un black-out imparfait. Pour compléter la ruse, la ville artificielle était défendue par plusieurs batteries de D.C.A. Les experts affirment qu'il est difficile, pour les équipages des bombardiers, de ne pas se laisser prendre à des pièges de ce genre, même s'ils sont au courant de la mise en pratique de pareilles ruses.

Les Allemands ont construit d'autres villes factices, y compris un second « Cologne » placé en un point où une rivière fait un coude, exactement comme le Rhin se plie en angle, devant le Cologne véritable. Avant d'attaquer la Russie, ils avaient, selon les rapports parvenus, érigé une imitation parfaite de Ploesti, le grand centre pétrolier roumain, copiant exactement les grandes raffineries et les immenses réservoirs de pétrole, d'où s'échappaient de lourdes spirales de fumée, provoquées par des produits chimiques, dès que les premières bombes aériennes explosaient. En Grande-Bretagne, là où s'élèvent des usines assez importantes pour constituer à elles seules des objectifs des raids ennemis, des constructions à bon marché ont été élevées à proximité. Le véritable établissement industriel est plongé dans une obscurité parfaite, alors que la bâtisse « robot » est faiblement éclairée pour donner l'illusion d'une violation légère aux règlements du black-out. Cette ruse a donné des résultats inespérés, se traduisant par un incalculable gâchis de bombes.

CAMOUFLAGE DES OBJECTIFS DE GUERRE

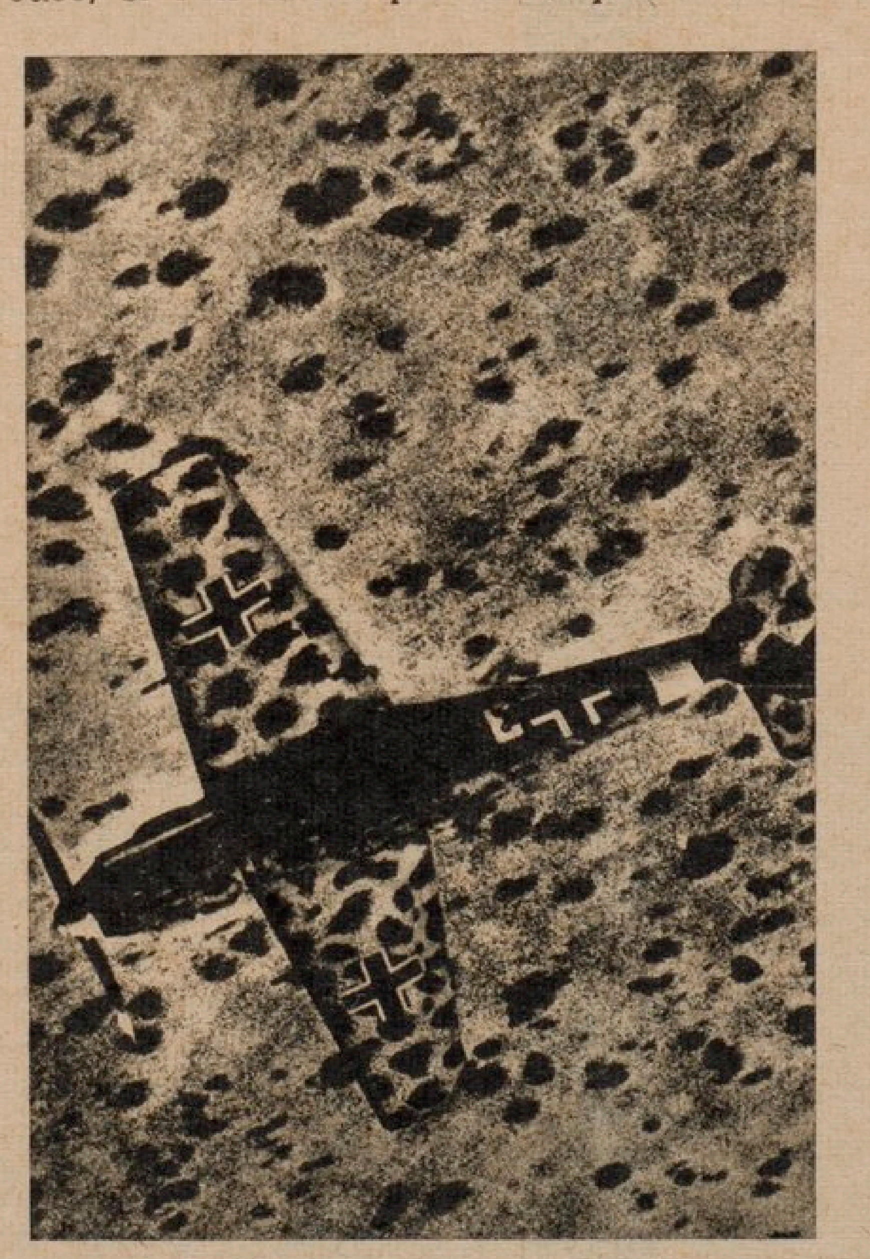
Les trucs du camouflage ont été perfectionnés à un point incroyable. Les bâtisses composant certaines zones industrielles anglaises ont été peintes de façon à ressembler à d'innocentes habitations. Des installations militaires ont été transformées en stations d'essence pour les automobilistes. De faux terrains d'envol ont été créés, alors que les aérodromes véritables disparaissent sous un réseau factice de routes de campagne. Les bâtisses et hangars d'une base aérienne ont été transformés en hameaux ; chaque construction a été peinte de sorte à créer l'illusion de portes, de fenêtres, de pots de fleurs.

Les Allemands ont littéralement transformé la perspective aérienne de Berlin. Sur les toits a fleuri toute une végétation verdoyante, les bords des bassins ont été altérés par des mottes de terre gazonnée, les petits lacs ont disparu complètement sous des filets recouverts d'une mince couche de terre. La grande avenue Unter-den-Linden, constituant d'ordinaire un point de repère précieux, n'a plus que la moitié de sa largeur, grâce à l'installation de tout un système de bâches.

A Hambourg, les Allemands ont dû surmonter la difficulté créée par l'Alster, un immense bassin qui brille comme un œil au centre de la ville. A l'aide de radeaux ancrés, d'échafaudages, ils ont réussi à cacher toute l'étendue d'eau sous un réseau factice de routes, au bord desquelles s'élèvent de faux immeubles ; plus loin, ils ont établi un faux pont, créé un bassin artificiel. Ils ont camouflé les voies ferrées qui passent à proximité, et peint des routes à travers la gare. Les photographes britanniques n'ont éventé toutes ces ruses qu'après des semaines et des semaines de laborieuses reconnaissances aériennes.

Un jour ou l'autre, ces subterfuges sont découverts. Mais on considère qu'ils ont réussi s'ils ont causé à l'ennemi un certain retard, de l'incertitude et du gâchis. L'année dernière, les Allemands trompèrent les Anglais pendant plusieurs semaines, en installant des lumières de balisage sur un faux aérodrome et en éclairant à giorno la véritable base aérienne. Les Britanniques prirent leur revanche en Egypte, lorsque 18 bombardiers de l'Axe, escortés de 30 chasseurs, pilonnèrent pendant des heures une concentration de faux tanks, mal camouflés à propos, de façon à donner le change à l'ennemi.

Dans plusieurs cas, le camouflage est efficace, si l'on arrive par ce moyen à altérer l'aspect de l'objectif à l'égard du rayon visuel oblique partant du bombardier. Se déplaçant à une vitesse de huit kilomètres à la minute, à une altitude de 6.000 mètres, le pilote d'un appareil de bombardement doit apercevoir l'objectif lorsqu'il se trouve encore à 16 kilomètres de la cible, s'apprêter à huit kilomètres et décrocher ses projectiles à trois mille mètres. Si la cible n'est repérable qu'une fois que l'avion se trouve au-dessus d'elle, il est presque impossible de l'atteindre.



Les Allemands aussi recourent à toutes les ressources du camouflage. Mais ils ne réussissent pas toujours à duper leurs adversaires. Ainsi la photo de cet avion allemand, prise du journal allemand « Signal » qui veut montrer à ses lecteurs de quelle façon certains appareils nazis sont camouflés en Afrique du Nord pour les confondre avec les régions désertiques, n'est pas bien convaincante.

QUAND LA NATURE S'EN MELE...

Parfois, la nature se charge de jouer des tours pendables aux camoufleurs. Les Allemands avaient installé un aérodrome dans le voisinage d'une ferme dont les terrains de culture étaient parcourus par des canaux d'irrigation. Ils eurent l'idée de prolonger ces canaux à travers le terrain d'atterrissage, et ils obtinrent un résultat parfait en appliquant sur le sol de larges bandes de peinture. Mais voici qu'un beau jour, l'eau véritable des canaux se mit à geler. Ce fut un désastre : toute la partie artificielle du réseau d'irrigation brilla comme une immense enseigne au néon. Dans les camouflages à l'aide de feuillages, il ne faut pas oublier de changer les feuilles au fur et à mesure que les saisons se succèdent. Les feuilles naturelles doivent être renouvelées tous les jours, car l'altération de la chlorophylle est tellement rapide que toute différence ressortirait sur les photos.

L'appareil photographique est le meilleur détecteur de camouflage. Les zones peintes peuvent donner le change si l'on se contente de les photographier une seule fois. Mais si les reconnaissances sont effectuées à des heures différentes de la journée, les zones camouflées deviennent apparentes sur la plaque sensible. Les appareils stéréoscopiques employés par les Britanniques ont déjoué bon nombre de ruses montées par les Allemands. Ces appareils prennent simultanément deux photos. Lorsque l'on examine les épreuves à travers un stéréoscope, les parties peintes deviennent apparentes par suite de leur manque de relief.

Les observateurs américains emploient avec succès des appareils photographiques à rayons infrarouges, qui permettent de relever la différence entre les feuillages artificiels et les feuilles naturelles.

D'autres ruses sont encore employées pour donner le change aux aviateurs : brouillards artificiels couvrant des installations côtières, fausses forêts, cours d'eau artificiels, etc. Le génie inventif de l'homme est continuellement en action dans ce domaine qui permet à la fantaisie et à la technique d'accomplir parfois des miracles.



Les colonnes de feu et de fumée augmentent d'intensité et de volume, semant la panique parmi les villageois.



Des immeubles avoisinants, les locataires ont détaché portes et fenêtres par crainte de la propagation de l'incendie.

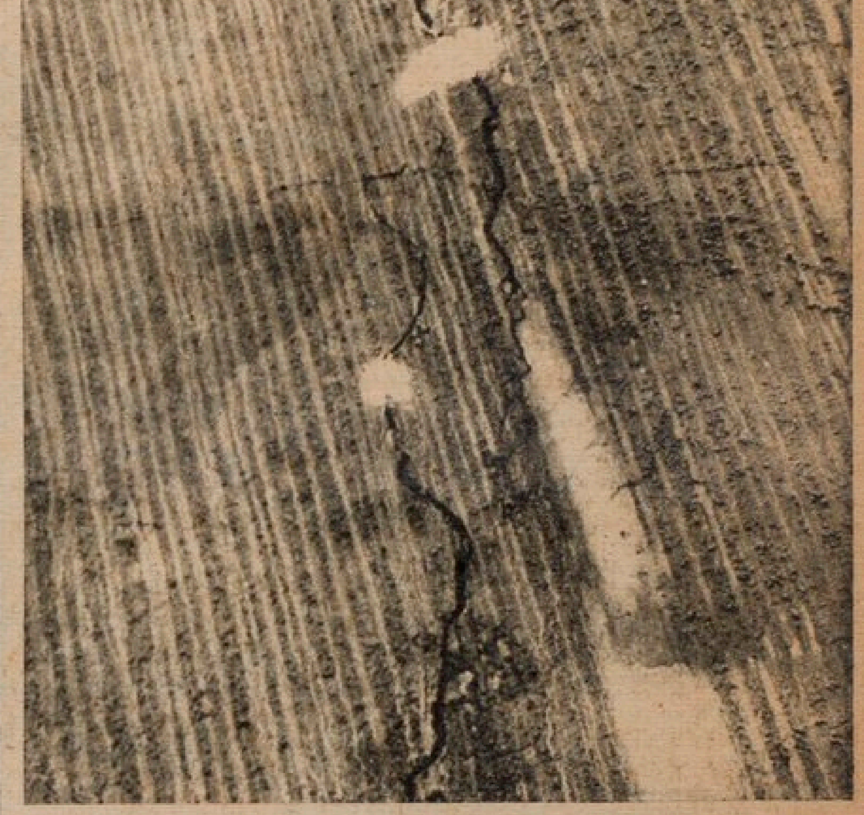


La population ayant trouvé un peu de calme assiste aux travaux inopérants de la brigade des pompiers.

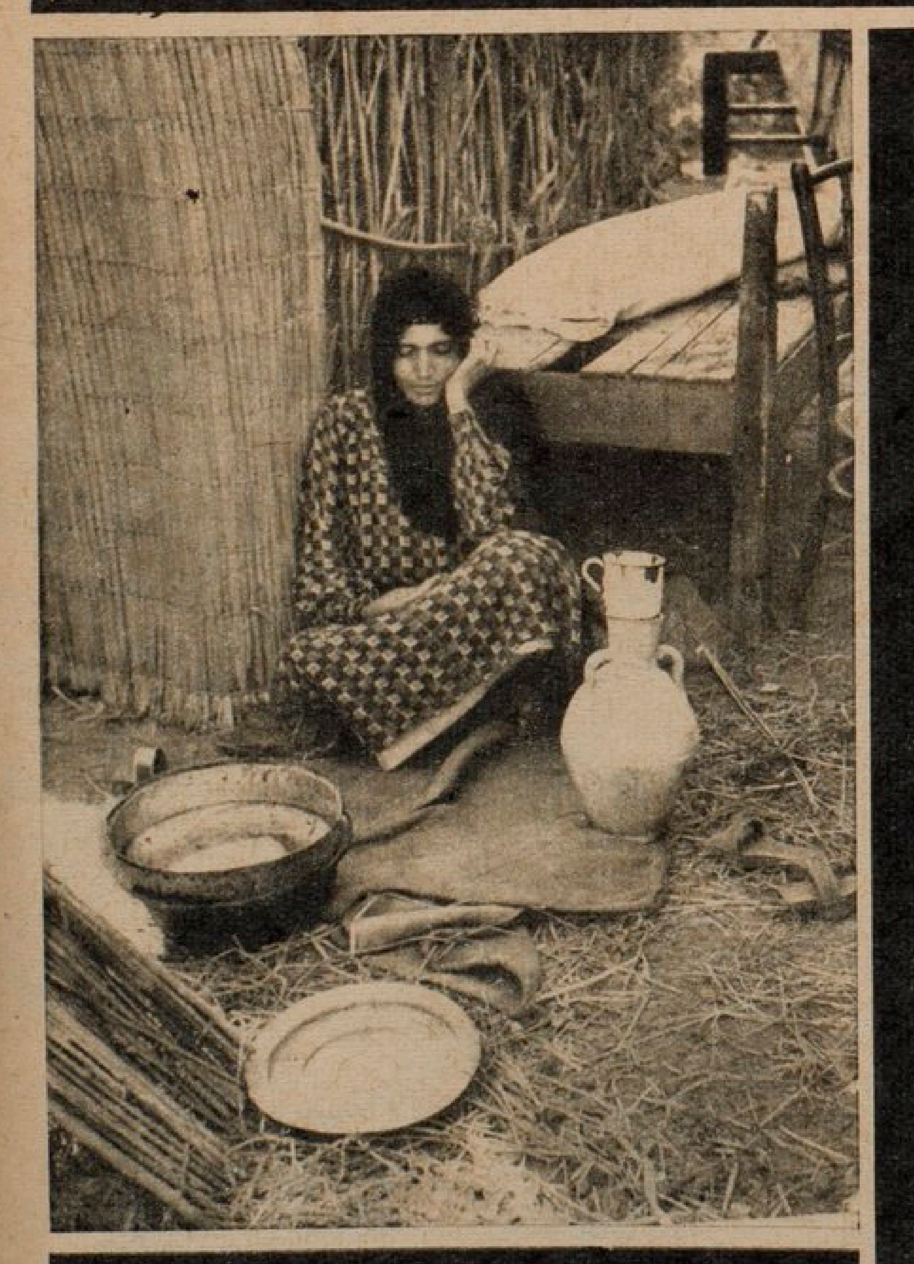
Le « Volcan » de MIT CHIOUKH

Les habitants de Mit Chioukh, bourgade paisible sise entre Tanta et Mansourah, furent pris d'une véritable panique lorsque, il y a quelques jours, alors que des ouvriers travaillaient à la réfection d'une mosquée, une langue de feu s'éleva du sol que ni les ouvriers ni les pompiers ne purent éteindre. Tout au contraire, la colonne fumante montait de plus en plus haut vers le ciel et la population terrorisée ne tarda pas à prendre la fuite. L'incident ne manqua pas d'alerter les autorités qui vinrent en toute hâte se rendre compte de visu du phénomène. S'agissait-il d'un geyser chaud ou d'un puits de pétrole ? La candeur populaire attribuait la chose à l'influence des Djinns et les femmes apeurées emmenaient en toute hâte leur progéniture loin des lieux de la sinistre apparition.

Mais il ne s'agit plutôt là, selon les conclusions des experts, que d'une poche de gaz crevée dans le sol, phénomène tout à fait naturel dans le Delta, siège d'un volcanisme secondaire latent et où le souterrain est particulièrement gazeux. Malgré cela, l'agitation qui règne encore parmi les habitants de Mit Chioukh n'est pas près de se calmer. Voici un reportage photographique pris sur les lieux et qui montrera le bouleversement provoqué par l'éruption soudaine du « volcan » parmi les villageois de la région.



L'éruption de la langue de feu provoqua une secousse telle que les immeubles avoisinants en furent affectés. Voici le mur de la mosquée, couvert de lézardes.





Une prudente villageoise a trouvé plus sage de transporter ses pénates dans une hutte éloignée du lieu du phénomène. A droite : un enfant, que ses parents ont transporté à une certaine distance de l'éruption, dort à la belle étoile.



Mary Pickford, qu'on appela « la fiancée du monde » et dont nombre de films ravirent notre jeunesse, est aujourd'hui engagée comme volontaire dans les services de l'armée. La voici distribuant, dans une cantine de soldats, des rafraîchissements divers.



Wayne Morris a été affecté dans l'aviation de la flotte. Le voici, dans une région de Californie, dans son uniforme d'officier, vaquant au recrutement de nouvelles réserves.



LES STARS DE HOLLYWOOD au Service de la Patrie

Aucune cité au monde n'a peut-être pris la guerre autant au sérieux que Hollywood, et nulle part les hostilités n'ont soulevé une telle ardeur et une telle fougue. Comme un seul homme, toute la cité du cinéma s'est levée en criant « Vengeance ! » et en s'enrôlant en bloc dans les rangs de l'armée.

Peut-être y a-t-il une raison à cela. Hollywood, en effet, n'est éloignée de la côte californienne, touchée par les obus japonais, que de quelques milles et, bien que cosmopolites, ses habitants ont voulu prouver que leurs sentiments étaient cent pour cent américains. De tous les drames interprétés par les acteurs de Hollywood, la guerre est certainement le plus dramatique et le plus sanglant.

HOLLYWOOD A CHANGÉ D'ASPECT

La première précaution fut de camoufler totalement l'aspect des studios qui offraient une cible trop visible aux bombardiers ennemis. Cela fut fait avec un art consommé, et un ancien visiteur de la capitale du cinéma ne reconnaîtrait plus cette cité entièrement transformée par des techniciens habiles à qui l'habitude de la mise en scène a fourni les idées les plus ingénieuses.

Les cinq boulevards les plus importants de la ville sont aujourd'hui parcourus en tous sens par les uniformes militaires les plus variés. Ceux-ci n'ont pas été pris des immenses garde-robes du studio, mais furent fournis par les départements militaires de l'Etat. Les experts photographes ont ainsi fort à faire pour reconnaître sous leurs uniformes les stars les plus cotées de l'écran devenues de vaillants défenseurs de leur patrie.

Des simples figurants aux producteurs les plus fameux, tous collaborent aujourd'hui d'une manière ou d'une autre à l'effort de guerre. John Ford, le fameux réalisateur de « Le Mouchard » et de plusieurs autres films, Frank Capra et d'autres metteurs en scène célèbres se sont vu attribuer le rôle de l'enseignement par les films. Ce service a été créé récemment en vue d'économiser le plus de temps possible dans l'entraînement des nouvelles recrues. Darryl Zanuck, le directeur de la « Twentieth Century-Fox » qui se trouve actuellement en Angleterre avec le grade de lieutenant-colonel de l'armée américaine, s'occupe de la coordination de la production des films de guerre des Nations Unies.

LES JEUNES S'ENGAGENT

Parmi les jeunes, les plus populaires, ceux qui ont fait battre le plus de millions de cœurs féminins, se trouvent actuellement en service actif dans les rangs de l'armée, de l'aviation ou de la marine. Au début de la guerre, Robert Montgomery fut un des premiers à s'engager comme volontaire à titre de conducteur d'ambulance. Revenu dans son pays après l'effondrement de la France, il ne tarda pas à se voir confier une mission très importante dans la marine des Etats-Unis. Il fut attaché quelque temps à Londres à l'ambassade américaine, mais ce poste était vraiment trop calme pour son tempérament fougueux. Aujourd'hui, il peut donner libre cours à son esprit aventureux, se trouvant en haute mer comme officier de marine en pleine zone de combat. Gageons que son courage et sa vaillance ne manquent pas de faire l'admiration de ses chefs.

Dans la marine également se trouve Douglas Fairbanks qui, récemment encore, représentait les Etats-Unis à titre semi-officiel dans les pays américano-latins avant d'arriver en Angleterre. Dans la marine aussi est enrôlée une des stars les plus appréciées de l'écran, Tyrone Power, qui subit une période d'entraînement avant de passer au service actif. Peu lui importe de gagner des galons. Comme il le dit lui-même, il est là pour servir son pays et rien de plus.

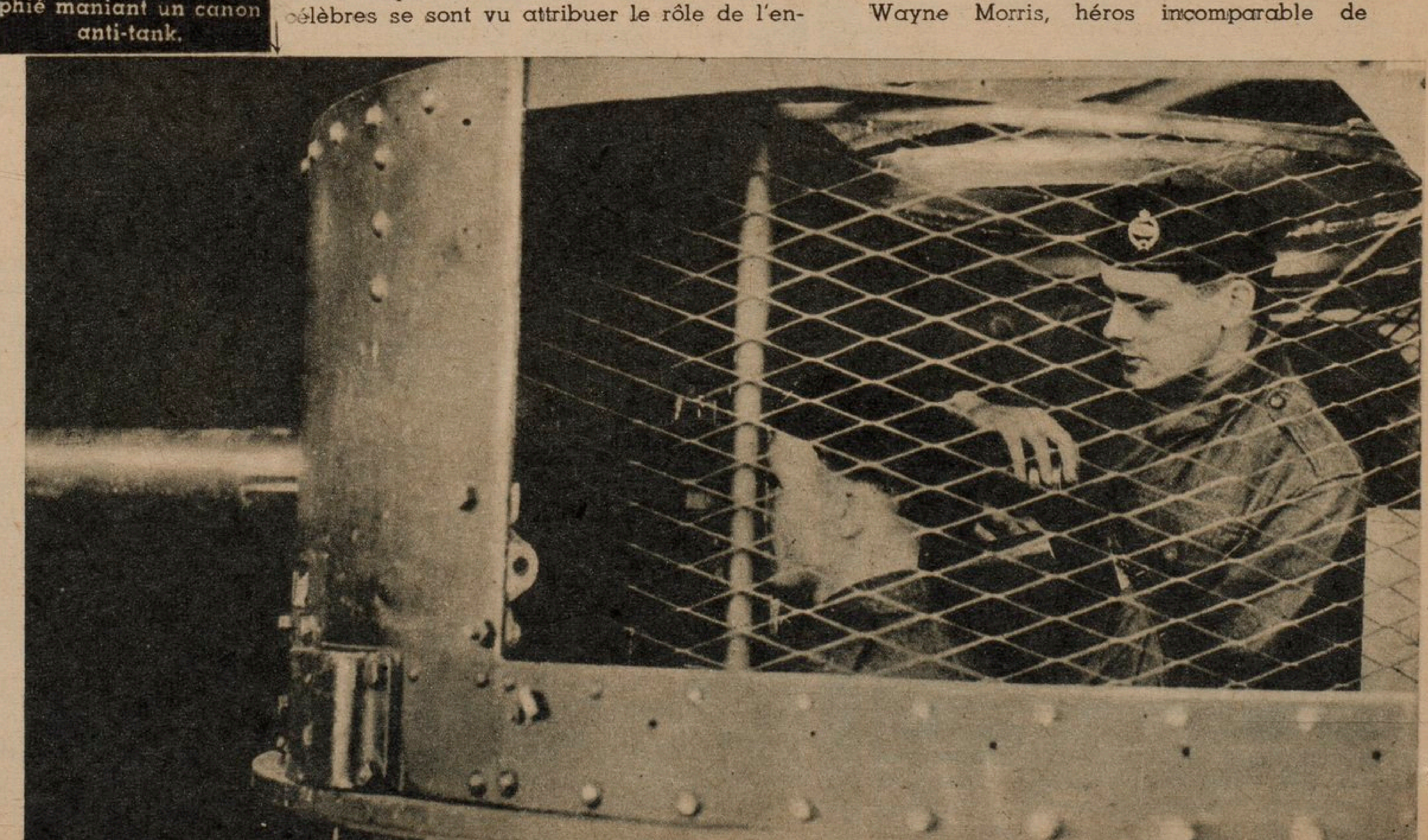
Il est rare, cependant, que ces acteurs aient été appelés en service tandis qu'ils achevaient un film au studio. Comme ce fut le cas pour Tyrone Power, par exemple : on attendit que les prises de vues de son dernier film furent achevées pour l'envoyer rejoindre les rangs de l'armée. Le cas de Tim Holt, fils de Jack Holt, est encore plus caractéristique. Enrôlé dans le corps de l'aviation, on lui signifia qu'il pourrait tourner les six films pour lesquels il était engagé au studio, et où il interprète des rôles de cavalier intrépide, avant de partir pour le front.

Wayne Morris, héros incomparable de

BUY A SHARE IN AMERICA

DEFENSE SAVINGS BONDS AND STAMPS

Dorothy Lamour rapporte des milliers de dollars à l'Oncle Sam en vendant des bons de défense et des timbres.



Richard Greene, acteur britannique, un des premiers à s'enrôler pour la défense de son pays, photographié maniant un canon anti-tank.



Devenu aviateur, James Stewart est revenu à Hollywood pour présenter à Gary Cooper la statuette de bronze pour son interprétation dans « Sergeant York ».

« Kid Galahad », est enrôlé actuellement dans les rangs de la marine. Après la création sensationnelle qu'il fit dans « Submarine D-I », il ne pouvait se trouver ailleurs mieux à sa place. Jeffrey Lynn, ce grand et mince héros de la série « Les quatre filles », « Les quatre épouses » et « Les quatre mères », s'est engagé dans l'armée de terre tout comme Ronald Reagan qui vient d'acquérir une certaine notoriété par des créations sensationnelles.

Plusieurs mois avant l'attaque de Pearl Harbour, James Stewart, devenu une des idoles du public des salles obscures, mit de côté le rôle qui lui était assigné pour un film naval dans lequel il avait fort peu de texte à dire, pour s'engager dans les rangs de l'aviation où il vient de gagner le grade de sous-lieutenant, qu'il porte aujourd'hui avec une certaine fierté. Un autre acteur célèbre qui quitta les feux des « sunlights » pour ceux du front est Burgess Meredith. Mais au beau milieu de ses activités aériennes il reçut l'ordre de revenir en vitesse à New-York pour interpréter, aux côtés de Katharine Cornell, l'artiste la plus célèbre de la scène américaine, un rôle dans une adaptation d'une pièce de Bernard Shaw. Après quoi, l'acteur fut de nouveau renvoyé à ses appareils de combat.

Dans le rang des acteurs anglais de Hollywood engagés dans l'armée, citons le célèbre Leslie Howard qui a, aujourd'hui, gagné ses galons de lieutenant dans la marine américaine. Le fringant David Niven, comédien si génial qu'on peut difficilement croire qu'il poursuivit une carrière militaire brillante avant de devenir acteur, a, lui aussi, rejoint les rangs de l'armée britannique qu'il avait quittée pour se consacrer à la carrière cinématographique. Actuellement major, il est particulièrement apprécié pour ses qualités de chef et de soldat. Richard Greene, autre étoile de cinéma britannique, est capitaine dans un régiment de tanks et se trouve en pleine zone de combat dans le Moyen-Orient.

MÊME LES VIEUX

Parmi les vieux acteurs qui ne peuvent être envoyés sur la ligne de feu, mais qui, revêtus d'uniformes militaires, rendent d'appréciables services à l'armée, se trouvent Donald Crisp et Lewis Stone. Ce dernier est lieutenant-colonel dans un régiment d'évacuation de Californie. En fait, il n'est pas un homme ou une femme, scénariste, technicien, ouvrier, électricien, figurant ou autres, à travers les régions montagneuses de Beverly Hills, qui n'apporte son aide efficace à l'effort de guerre.

En temps de paix, l'industrie cinématographique comporte trois groupes distincts composés de scénaristes, d'acteurs et de directeurs de productions. La guerre a transformé ceux-ci en une solide machine pouvant fournir à l'armée toute l'aide dont elle a besoin. Les habitants de Hollywood ont tous sacrifié le luxe de leur existence pour contribuer à la sauvegarde de leur pays et les nombreux domestiques ou subalternes nippons, qui pullulaient dans la capitale du cinéma, avec leurs autres compatriotes répartis dans le pays et dont le chiffre dépasse les 75.000 individus, ont été parqués dans des camps de concentration loin de toute activité.

Citons pour terminer le cas de cet homme célèbre entre tous à Hollywood et qui désire garder l'anonymat. Directeur de production parmi les plus fameux, ne pouvant s'enrôler dans l'armée étant donné son âge avancé, il s'est engagé, deux heures après la déclaration de guerre, comme ouvrier dans une usine d'armements. Son exemple a été suivi par centaines.

Ainsi qu'on le voit, tout Hollywood est en action pour une guerre totale où un seul mot compte avant tous les autres : Patrie d'abord.



Robert Montgomery fut le premier acteur américain à s'engager comme volontaire dans les rangs de l'armée britannique. Bien avant la chute de la France, il fut affecté à la conduite d'autos-ambulances pour le front. Il fut ensuite désigné comme attaché naval à Londres. Aujourd'hui il est officier dans la flotte américaine.



Tim Holt, fils aîné de Jack Holt, en train de passer son examen médical au moment de son enrôlement dans le corps aérien des Etats-Unis.



Tandis que son père, major dans l'armée des Etats-Unis, a combattu aux Philippines, et que son mari Dick Merril se distingue chaque jour dans les rangs de l'aviation, la gracieuse Toby Wing, après avoir suivi des cours de « First Aid », est actuellement engagée dans la Croix-Rouge.

Madame Roosevelt répond...



Quelques questions ont été posées à Mme Roosevelt par les lectrices du journal américain « Lady's Home Journal » auxquelles la femme du Président a bien voulu répondre. Voici ses réponses, dont quelques-unes de brûlante actualité, pleines de précision et de bon sens.

●

— Croyez-vous que les femmes aient tort de vouloir avoir des enfants par ces temps difficiles ?

— Pas du tout. Si l'on a foi dans l'avenir de la civilisation, il est nécessaire de repeupler le monde.

— Croyez-vous que les Bons de Défense soient un placement sûr pour le public ?

— J'en suis convaincue. S'il n'en était pas ainsi, vous ne pourriez avoir confiance dans aucun autre placement au monde. C'est à vous de prouver votre foi dans votre gouvernement et dans ses destinées.

— Pensez-vous que des personnes de religion différente peuvent se marier sans le consentement de leurs parents ?

— Voilà une question bien personnelle et que seuls peuvent trancher les personnages intéressés. Dans bien des cas des époux de religion différente ont poursuivi une existence toute d'entente et de cordialité. Des gens s'imaginent que c'est là une cause de dissension entre époux. Je ne le crois pas et je trouve que les parents qui s'opposent à de pareilles unions encourent une grande responsabilité vis-à-vis de leurs enfants.

— Que pensez-vous des Juifs qui adoptent des noms chrétiens ?

— Ils le font simplement, j'imagine, depuis que les chrétiens leur ont fait entendre qu'avec des noms à consonance juive ils seraient handicapés, à cause précisément d'un préjugé que je n'approuve pas. Si l'on change de nom simplement parce que le sien est difficile à prononcer et à retenir, je n'y trouve alors aucun inconvénient.

— Pourquoi les Etats-Unis n'étaient-ils pas mieux préparés pour la guerre ?

— Parce qu'après l'autre guerre nous ne pensions jamais que le monde serait de nouveau bouleversé par une conflagration générale. Nous nous efforcions d'enseigner à nos enfants, sur les bancs de l'école et ailleurs, que jamais les guerres n'avaient abouti à des solutions heureuses pour les Etats combattants. Nous essayions de les convaincre que d'ici longtemps l'univers ne connaîtrait plus les affres d'une nouvelle guerre. Cependant, en voyant les populations de l'Europe se diriger inévitablement vers un conflit, nous considérions que la paix était pour nous un état dont nous aurions voulu prolonger la durée sans nous soucier de ce qui se passait en dehors de l'Amérique.

— Voulez-vous me dire si l'un de vos fils, actuellement mobilisé, se trouve en danger ?

— Je n'en ai pas idée. L'un est enseigne sur un destroyer qui sillonne la région du nord de l'Atlantique. Il fut récemment envoyé dans d'autres eaux, mais toujours loin d'ici. L'autre fait partie d'une escadrille de bombardiers dont la base était fixée jusqu'à ces jours derniers dans un aérodrome de Californie. Je ne sais où il se trouve à présent. Un troisième s'entraîne avec son régiment à San Diego, et un quatrième est officier de réserve à la même base.

— Que pourrait faire, d'après vous, une femme mariée pour collaborer à l'effort de guerre ?

— Si rien ne la retient à la maison, elle devrait suivre des cours d'infirmière pour se consacrer aux différentes activités de la Croix-Rouge ou même s'engager comme volontaire dans les sections de l'armée où la collaboration des femmes est très efficace.

— Etes-vous d'avis que les jeunes gens qui s'aiment peuvent se marier ou doivent-ils attendre la fin de la guerre au cas où le jeune homme accomplit son devoir envers sa patrie ?

— Voilà encore une question tout à fait personnelle. Tout dépend des circonstances dans lesquelles de pareils mariages se présentent. Je ne puis donc avoir aucune opinion là-dessus.

— Quand vous rencontrâtes pour la première fois Winston Churchill à sa visite à la Maison-Blanche, quelle fut votre première impression ?

— Il m'a semblé retrouver un visage qui m'était tout à fait familier et je ne manquai pas d'être vivement impressionnée par la grande personnalité qui se dégageait de tout son être. C'est là un homme particulièrement actif et à l'esprit bien décidé.



UN GRAND FILM : « THIS ENGLAND »

Ce film est l'histoire de John Rookby et de sa femme dans le village de Claverly Dawn où, depuis quatre cents ans, les habitants ont vécu, travaillé et combattu pour leur liberté, tout comme cela se passe aujourd'hui. Une jeune journaliste américaine, nouvelle venue dans le village, paraît tout étonnée de voir que les habitants n'ont pas du tout l'air ébranlés par les effets de la guerre. John Rookby lui explique que pour Claverly Dawn il n'est rien de nouveau sous le soleil. Si l'écoulement de la vie pouvait se faire à rebours, les habitants verraient comment leurs aïeux ont toujours bravement défendu leur terre pour la léguer en héritage à leurs enfants. Et c'est ainsi une vue rétrospective sur l'histoire de la Grande-Bretagne qui se déroule devant nos yeux, magistralement interprétée par Emlyn Williams, John Clements et Constance Cummings. Un film réalisé par le metteur en scène David Mac Donald, qui se trouve actuellement dans le Moyen-Orient, à la tête de l'Army Film Unit (Service photographique de l'armée britannique).

Féminités



Les bains de mer et de soleil sont la distraction favorite d'Ann Sheridan que l'on voit ici se prélasser sur une plage de Californie.

QUEL GENRE DE MERE ETES-VOUS ?

Il se peut que vous soyez la femme la plus avisée du monde. Il se peut que votre sens pratique de la vie soit développé d'une façon absolument remarquable. Il se peut, qu'en toute circonstance, votre caractère réfléchi, votre expérience vous permettent d'agir dans la bonne direction. Mais aussitôt qu'il s'agit de votre enfant, vous faites preuve d'une faiblesse et d'un manque de jugement total. Est-ce vrai, Madame ? Quel genre de maman êtes-vous ? Pouvez-vous affirmer que, dans votre zèle maternel, vous agissez toujours conformément aux principes élémentaires de la mesure ?

Pour vous permettre de répondre plus facilement à cette question, nous vous soumettons ci-bas la description de trois types de mamans. Dans laquelle de ces catégories vous reconnaissez-vous ?

LA MAMAN ANXIEUSE

Sa dévotion et son activité inlassables lui permettraient d'être une mère parfaite. Jour et nuit, son principal souci est son enfant chéri. Mais, peut-être, un peu moins de dévouement et un peu moins d'attentions seraient-ils préférables.

Pour ce genre de maman, la maternité est une véritable obsession. A la voir se morfondre et se ronger dans la prévision des désastres dont son petit pourrait être la problématique victime, on a l'impression que jamais un autre enfant, avant celui-là, n'a affronté les dangers de la croissance.

Le fils de la maman anxieuse ne peut pas être heureux, quels que soient les soins et la tendresse dont il est entouré. Les craintes de la mère, souvent exprimées en sa présence, finissent par prendre racine dans le jeune esprit, quoiqu'il ne puisse pas en saisir la portée. Alors, c'est un enfant timide à l'excès et trop sensible qui s'achemine vers une adolescence débile.

La mère, elle, se rend la vie intolérable. Elle ne peut songer à se séparer un seul instant de son rejeton, parce que, d'après elle, personne n'est capable de faire attention à lui. Collé aux jupons de sa maman, le gosse est privé du charme de l'aventure, de l'expérience des contacts divers et imprévus de la vie.

Ce genre d'amour maternel est éminemment égoïste. La maman anxieuse est tellement absorbée par les prérogatives et les devoirs de sa maternité qu'elle en arrive à négliger le bonheur et les progrès de son enfant. En outre, elle ne songera jamais à analyser sa conduite, et demeurera continuellement dans l'ignorance de ses défauts.

De son côté, l'enfant, poussé par l'instinct, sentira l'ascendant total que sa petite existence a pris sur sa mère. Il en fera un usage abusif. Ceci est naturellement humain. Il en résultera un petit être gâté et mal élevé qui ne manquera pas de profiter du fait qu'au moindre rhume, ou à la plus petite fièvre, sa mère affolée ira ameuter le voisinage.

LA MAMAN ENNUYEUSE

A quelque variante près, elle ressemble beaucoup à la mère que nous venons de décrire. A l'instar de l'autre, elle a fait, de la maternité, une obsession. Ses pensées, ses conversations sont hantées par son enfant.

Vous allez lui rendre visite : dans sa maison, les meubles, les objets, les ustensiles de cuisine témoignent de l'adoration absolue et exclusive dont le marmot est l'objet. Le reste, parents, amis, visiteurs, est relégué au plan secondaire. Et pendant que vous essayez d'entretenir une conversation agréable avec la maîtresse de maison, vous devez endurer les fréquentes et inopportunes interruptions du moutard.

Il se peut que vous aimiez beaucoup les enfants. Mais au spectacle du petit cabotin qui égrène des âneries sous le sourire extasié de sa mère, vous sentirez vos mains vous picoter, tellement il vous viendra l'envie de le gifler. Et pourtant, il n'est pas responsable de sa conduite. Habitué à voir l'intérêt général concentré sur sa petite personne, il est incapable de concevoir que l'attention des gens soit fixée sur autre chose que sur lui.

Vous parlez de la guerre. Adroitement, la mère fera dévier le sujet en parlant des effets possibles du conflit sur son enfant. Désespérée, vous parlez chiffons. Elle vous écoutera avec une impatience mal déguisée, et profitera de la première pause pour vous entretenir « at infinitum » des nombreuses pièces vestimentaires dont son petit a un besoin absolu et pressant. Vous devez alors subir une description méticuleuse de toute la garde-robe du gosse, en commençant par les chapeaux et en finissant par les chaussures.

Dans son amour maternel aveugle, la maman de cette catégorie attribue à l'intelligence seule tous les écarts dont son fils se rend coupable en sa présence. Elle ne manque pas, d'ailleurs, de rechercher votre approbation : « Paul est tellement méchant, mais je pense que ce serait un crime d'essayer de supprimer la vivacité naturelle d'un enfant, n'est-ce pas ? » Si vous vous montrez de son avis, elle continuera tranquillement sa conférence de puériculture appliquée. Si vous exposez une opinion contraire, elle en prendra ombrage, ou bien fera semblant de ne pas vous avoir entendue.

Ce genre de maman est un fardeau pour ses amis et ses connaissances, et plus tard elle deviendra un poids pour son propre enfant.

LA MAMAN PHILOSOPHE

Elle a ses défauts. Il n'existe pas d'être humain qui aime, qui ne soit pas sous l'emprise de quelque faiblesse. Mais la nature l'a nantie d'une bonne dose de philosophie bien équilibrée, qui en fait une maman presque parfaite.

Son adoration envers son enfant ne fait pas l'ombre d'un doute, mais son instinct, allié à son sens de l'humour, lui suggère qu'elle n'est pas la seule mère qui existe au monde, et qu'il se trouve à la surface du globe des millions de femmes qui jouissent des prérogatives et obligations maternelles semblables aux siennes.

Elle se rend compte des dangers que peut présenter un amour par trop aveugle. Elle se garde de se laisser dominer par l'égoïsme particulier de la mère. Elle veut que son enfant se développe avec un esprit libre, réalisant l'affection et la protection maternelles, mais se sentant parfaitement à l'aise pour se mouvoir, penser et agir d'une façon indépendante, dès que ses facultés d'action commenceront à fonctionner.

La maman parfaite n'attend pas avec angoisse un malheur quelconque dont son fils pourrait être victime, physiquement et moralement. Sans aller jusqu'à se rendre coupable de négligence, elle sait faire la part du danger, mais se rend compte du profit, pour l'enfant aussi bien que pour elle, d'une série de séparations raisonnablement courtes.

Ce genre de maman est appelé, dans le présent comme dans l'avenir, à exercer une influence beaucoup plus profonde sur l'existence de son enfant. Car son succès sera dû autant à son bon sens qu'à son amour maternel, sérieux, mais dénué de tout égoïsme aveugle.

Conseils à mes nièces...

Nièce « Berthe aux grands pieds »

Vous avez été follement imprudente, mais, fort heureusement, il est encore temps de vous ressaisir. Ne sortez plus avec cet homme, fuyez les occasions qui vous permettraient de le revoir. Si vous savez dire « non » à la tentation, vous finirez par la vaincre. Je sais combien le sacrifice que je vous demande est dur, mais, dans la vie, il faut savoir se refuser certains plaisirs.

Nièce « Solitaire »

Vous devez vous montrer plus énergique. Faites bien comprendre à votre fiancé que vous n'admettez pas du tout ses manières. Refusez de lui obéir. S'il vous menace de nouveau de se suicider, ne prenez pas la chose au sérieux. Il essaye de vous faire chanter avec ses histoires de suicide. D'ailleurs, appartenant à la nation en question, il sera prochainement mobilisé et vous retrouverez un peu de votre liberté perdue. Vous pourrez, graduellement, rompre avec lui. Tant pis pour votre grand'mère qui l'avait choisi pour vous.

Nièce « Ninette »

Pour la « halawa », adressez-vous à n'importe quelle femme du pays, surtout à une laveuse ou à une bonne. L'une ou l'autre vous montrera comment vous y prendre.

Nièce « A.B.C. »

Vous avez eu tort d'employer ainsi de l'eau oxygénée. Adressez-vous désormais à un coiffeur, car, sinon, vous risquerez de perdre complètement vos cheveux. Le jus de citron n'est pas à recommander dans votre cas. Dès que vos cheveux repousseront, brossez-les, deux fois par jour, très régulièrement. Lavez-les, chaque quinze jours, avec deux jaunes d'œufs et un bon shampooing. Vous verrez quels excellents résultats vous obtiendrez.

Nièce « Un seul conseil me suffit »

Faites de la bicyclette, de la natation, si possible, et beaucoup de marche. Vous constaterez bientôt la transformation qui s'opérera en vous. Vous pouvez m'écrire aussi souvent que vous le désirez. Je vous répondrai dès que votre tour viendra.

Nièce « Deanna »

Une bonne « permanente » ne devrait pas abîmer les cheveux. L'emploi trop fréquent des bigoudis est nuisible. Faites, chaque quinze jours, une application d'huile de noix ou de noisettes, gardez toute la nuit, puis, le lendemain, lavez votre chevelure avec un shampooing spécial. Vous en trouverez partout dans le commerce. N'oubliez pas de brosser régulièrement vos cheveux, au moins deux fois par jour. Cent coups de brosse matin et soir vous donneront des cheveux de soie.

Nièce « Salama »

La prochaine fois, je vous prie de m'écrire à l'encre, car il m'a fallu un temps extraordinaire pour déchiffrer votre lettre. Vous aimez dormir, bien manger et détestez le sport et vous voulez maigrir ? Mais, ma chère nièce, les miracles, dans ce domaine, n'existent pas et je comprends que vous commenciez à prendre des proportions. Vous devez choisir : ou bien faire de la gymnastique et avoir un beau corps ou bien être apathique et avoir de la graisse superflue partout.

Nièce « Lily »

Téléphonez au jeune homme en question. Il a dû avoir une forte mauvaise opinion de vous. Excusez-vous du contretemps et expliquez-lui la raison de votre retard. S'il s'intéresse vraiment à vous, il comprendra. Sinon... tant pis, vous n'aurez pas perdu grand'chose.

Nièce « Inquiète de son sort »

Cet homme se moque de vous, car on ne traite pas ainsi une jeune fille que l'on prétend aimer. S'il tenait vraiment à vous, c'est votre compagnie qu'il aurait avant tout recherchée et non pas celle de ces gens-là. Quittez-le donc tout de suite. Mieux vaut souffrir un peu maintenant, plutôt que de continuer à vous empoisonner l'existence à cause de lui.

Neveu « Epanoui »

Mieux vaut faire envie que pitié, dit le proverbe. Je suis entièrement de l'avis de votre maman. A votre âge, vous devez avoir un léger surplus de graisse qui « brûlera » à mesure que vous grandirez et vous développerez. Ne vous désolez donc pas pour si peu.

TANTE ANNE-MARIE

Lettre à ma Cousine



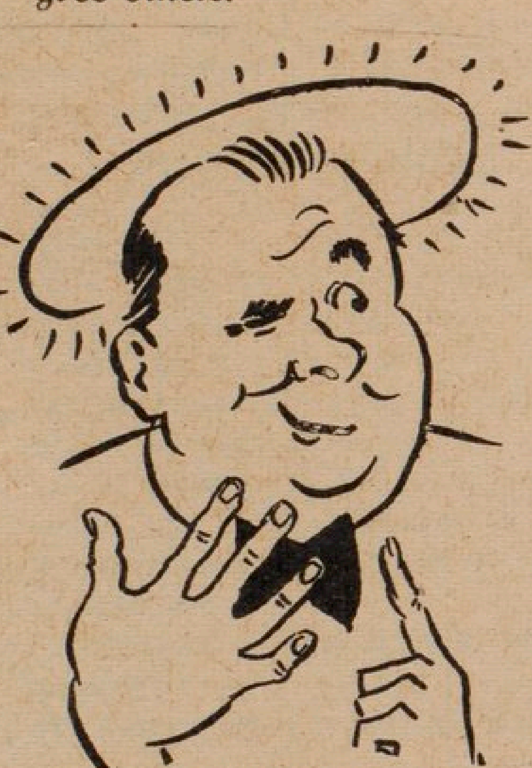
Bonjour, ma cousine. Je viens à peine d'ouvrir les yeux à la lumière du soleil que je m'empresse de vous écrire avant même de plonger mon corps endolori par une soirée de veille prolongée dans l'eau tiède et bienfaisante de ma baignoire. Ce fut une soirée pleine d'entrain et d'événements imprévus, où tout fut mis en œuvre par la maîtresse de maison pour que chacun se sentît le mieux à son aise. Tout naturellement l'on joua et l'on joua ferme, comme on le fait en ce moment où les nerfs, surexcités par les événements, cherchent un dérivatif là où ils peuvent le trouver. Bridge et kon-kan, traités en parents pauvres, furent relégués dans une salle perdue de l'appartement tandis que le poker américain régna en maître. Je vous ferai grâce de certains détails typiques sur quelques joueurs, que l'appât du bénéfice avait transformés en bêtes avides et voraces, des discussions orageuses qui naquirent sur la régularité de tel ou tel coup et de la mauvaise humeur manifestée par certaines femmes, tout de suite avilies dès qu'elles se trouvent autour d'un tapis vert. Tout contrôle est alors perdu et toute dignité mise à l'écart.

Mais à propos de joueurs et de jeu laissez-moi vous raconter l'authentique histoire qui me fut rapportée par un croupier, lui-même peu scrupuleux, et qui témoigne du trafic honteux qui se fait dans certains milieux d'apparence très respectable. Je lui cède la parole :

« Un jour, me dit-il, je fus convoqué dans une grande ville de province où devait avoir lieu une soirée à l'occasion de je ne sais plus quel anniversaire, et on avait nécessairement besoin de moi, le maître de céans devant tailler une banque pour l'amusement de ses convives. Enchanté de l'aubaine, je pris le train et, parvenu à destination, j'attendis le moment de mettre en œuvre mes qualités de commis banquier. Il y avait là une foule de gens venus de la capitale et d'ailleurs et la grande salle de la villa de mon provisoire patron ruisselait de bijoux somptueux. L'on dansa et l'on but ferme et, vers minuit, la gracieuse hôtesse convia ses invités dans la salle de jeu. Nombre de gens répondirent à l'appel, et l'on n'entendit bientôt plus que le bruit des fiches et des exclamations. Des gloussements joyeux partaient des lèvres féminines chaque fois qu'un tableau faisait un abattage. Le banquier jouait décidément de malchance et plusieurs « arrosages » avaient eu lieu sans influer sur la tenue parfaite de la partie.

« Quant à moi, j'accomplissais ma tâche avec componction sans me soucier, en aucune façon, des pertes subies par l'un ou l'autre des joueurs. Seul m'intéressait le cachet que j'allais toucher à la fin de la soirée.

« Soudain, un fracas tumultueux détourna brusquement les regards. La soubrette, chargée d'un plateau rempli de coupes de champagne, avait fait un faux pas causant la catastrophe. A cette seconde précise, autre chose se passait autour de la table verte. En un tournemain, et profitant de la distraction générale, le sabot du banquier venait d'être automatiquement changé par une main complice. Seul témoin de la scène, je demeurai impassible et la partie reprit de plus belle. Bien entendu, ce fut ce que l'on appelle une « taille-rasoir » et les joueurs malheureux sortirent de là lestés de quelques gros billets.



« La fête étant terminée, je pris congé du maître de céans qui me tendit une banknote de dix livres.

« — J'en veux cinquante ! lui fis-je avec un clignement d'œil significatif.

« Il comprit et n'insista pas. »

Sans vouloir tirer une morale de cette histoire immorale, voilà comment les choses ont lieu dans certains milieux, ma chère cousine. Bien entendu, je ne fais aucun rapprochement avec ma soirée d'hier, placée sous le signe de la plus parfaite correction, mais c'est là une réminiscence dont il m'a plu de vous entretenir pour vous montrer que tout ne se passe pas pour le mieux dans le meilleur des mondes.

Je baise avec ferveur le bout de vos doigts.

Votre cousin
SERGE FORZANNES

JE VEUX PARAITRE PLUS GRANDE

Une femme peut facilement paraître grande, même si elle a un mètre cinquante de taille, en sachant tirer parti de sa silhouette et de sa ligne. J'ai groupé pour vous tout ce qui contribuera à vous faire paraître plus longue, plus mince et plus élégante. Ces quelques règles esthétiques ne devraient jamais être enfreintes par une femme petite.

1° Se coiffer en hauteur, en suivant la mode actuelle qui masse des boucles sur le haut de la tête, ce qui dégage les oreilles et découvre le front.

2° Se maquiller légèrement. Un maquillage trop vif, des cils engluées de noir font paraître minuscule une femme petite et lui donnent l'air d'une poupée.

3° Tenir la tête haute, non pas en pointant le menton vers le ciel, mais en tenant la nuque le plus haut possible.

4° Veiller particulièrement à garder toujours les hanches minces et, pour éviter l'empâtement, pratiquer l'exercice suivant :

Se coucher à terre, les bras en croix, ramener les jambes sur la poitrine, et, alternativement, aller toucher le bras droit, puis le bras gauche, avec les genoux.

5° Enfin, pour ne perdre un pouce de sa taille, pratiquer l'exercice que voici :

Vous vous tenez debout, les bras ballants, le long du corps, vous prenez une large et profonde inspiration, vous élevez graduellement vos bras jusqu'à ce qu'ils se rejoignent au-dessus de votre tête et vous poussez vos deux mains jointes vers le plafond, comme si vous désiriez l'atteindre. Vous redescendez alors doucement les mains, et ce n'est que lorsqu'elles se trouvent à nouveau pendantes que vous ferez l'expiration qui videra à fond vos poumons.

Aïe...

J'AI QUELQUE CHOSE DANS L'ŒIL...

C'est une escarbille, un grain de sable ou un moucheron que vous sentez tout à coup sous la paupière...

* * *

Ne frottez jamais l'œil atteint ni avec vos doigts, ni avec un mouchoir. En général, le seul fait de laisser les paupières fermées pendant un petit moment suffit à faire disparaître le corps étranger, entraîné par le larmoiement. Dans le cas contraire, suivez ces conseils :

* * *

Avant tout, si cela vous est possible, lavez l'œil avec de l'eau bouillie. Penchez-vous, tournez votre tête et, en pressant l'ouate, faites couler un filet liquide sur le coin extérieur des paupières entr'ouvertes. Ne vous lassez pas, vous réussirez huit fois sur dix. Si vous êtes loin de votre domicile et que vous ne disposez d'aucun matériel, méfiez-vous des coins de mouchoir. Mieux vaut encore laisser l'œil larmoyer.

* * *

Si le grain de sable ou le moucheron s'est logé sous la paupière inférieure, vous devez aller l'y chercher. C'est très facile : sans bouger la tête, levez les yeux au ciel, appuyez avec l'index sur les cils inférieurs et tirez vers le bas. Vous mettrez à jour la face interne de la paupière et vous apercevrez l'intrus. Avec une pointe d'ouate (les infirmières appellent cela une « cigarette ») durcie par le roulement entre les mains (préalablement lavées) et trempée dans de l'eau bouillie, vous décollerez et enlèverez facilement poussière ou moucheron.

* * *

Si c'est la paupière du haut qui sert de cachette, l'opération est un peu moins simple, l'intervention d'une autre personne est nécessaire. Cette dernière posera une allumette (ou un crayon ou une aiguille à tricoter) sur la paupière fermée. Tandis que vous regarderez le plus possible vers la terre, elle saisira vos cils supérieurs et, se servant de l'allumette comme d'une charnière, elle retournera la paupière vers le haut. Cela ne présente aucun danger. Puis, avec la « cigarette » d'ouate humectée, elle vous débarrassera du gêneur. Après quoi, il suffira que vous preniez quelques instants de repos, allongée, une petite compresse imbibée d'eau bouillie tiède appliquée sur l'œil.

* * *

Si ces quelques soins, pris avec les plus grandes précautions, n'ont pas abouti, n'insistez pas. Vous risqueriez de blesser gravement l'œil et de l'infecter. Fermez les paupières, placez une compresse et une bande, prenez le chemin de la pharmacie ou du cabinet médical.

Délassons-nous

TROUVEZ LES FAUTES



Dans chacun de ces dessins, l'auteur a fait une faute. Laquelle ?

PROBLÈME POLICIER

L'AUTO DE LA MORT

L'homme, dont le corps avait été découvert non loin d'une luxueuse limousine brisée, n'avait pas bu. La voiture avait heurté et démoli un garde-fou et était tombée dans le ravin.

Les organes de direction étaient en bon état, et la victime conduisait toujours avec prudence.

Un inspecteur arrivé sur les lieux de l'accident s'assura d'abord qu'on n'avait touché à rien et vérifia le bon fonctionnement de tous les organes. Il fit remettre la voiture sur ses roues et essaya de mettre le moteur en marche. Ayant mis le contact, il constata que le démarreur fonctionnait ; le moteur démarra.

L'enquête auprès des parents et amis ne donna aucune indication. Finances satisfaisantes ; pas d'ennemi connu.

L'inspecteur déclara qu'il n'y avait eu ni accident ni meurtre, mais suicide.

Etes-vous de cet avis ?

CITEZ-EN CINQ

Citez cinq tragédies de Sophocle.

Citez cinq grands auteurs grecs classiques.

Citez cinq grands littérateurs latins.

Citez cinq espèces différentes de moulins.

Citez cinq villes de Chine.

LE SON DANS L'EAU

Le bruit d'une cloche se perçoit, sous l'eau, à une distance cent fois plus grande que si le son se propageait dans l'air.

PETITES ANNONCES

Occasion. — A vendre, un morceau du crâne de Voltaire enfant.

* * *

Pièce rare. — A vendre, service à thé avec anses à gauche, spécial pour gauchers.

QUELLE ETAIT LA TAILLE D'ADAM ET D'ÈVE ?

Vous êtes-vous jamais inquiété de savoir la taille d'Adam et d'Eve ?

D'après des calculs qui datent du XVIIIe siècle, Adam aurait eu un peu plus de 40 mètres de haut, tandis qu'Eve, comme il se doit, était un peu moins grande.

Comment expliquer alors notre si petite taille ?

On suppose que la chute fut rapide dès le début, puisque Moïse n'aurait eu « que » 4 m. 50 environ... Mais faut-il croire tout ce que l'on écrit ?

Si la chute continue, direz-vous, l'humanité va devenir minuscule.

« Pas du tout ! répond le savant du XVIIIe siècle, car depuis le commencement de l'ère chrétienne la taille des hommes est stabilisée, pour une longue période. » Espérons-le !

LOGIQUE NOIRE

Bouboule XIV, « ancien roi détrôné de l'ex-empire du grand roi Makoko », est maintenant au service d'un planteur très autoritaire.

Bouboule XIV, se souvenant de sa splendeur passée et surtout des bonnes ripailles qui se faisaient en son palais de bambous, dérobe un poulet, le fait cuire et le dévore en cachette.

Mais l'œil du maître est partout ! Il découvre le vol et, sa cravache en main, se prépare à fouetter le pauvre Bouboule XIV « ancien roi... etc. » ; quand celui-ci s'écrie :

— Maître, pitié ! toi pas battre moi, moi mangé poulet...

— Eh bien ! mais... raison de plus si tu l'as mangé...

— Oui, maître, moi mangé poulet, mais poulet appartient à toi et moi appartient à toi, aussi...

— Alors, ce n'est pas toi qui me l'apprend.

— Oui, maître, moi a mis seulement propriété de toi dans autre propriété de toi... Peut-être, toi avoir un poulet de moins, mais toi avoir un peu de nègre en plus !...

DISCUSSION

Un chirurgien, un architecte et un politicien discutaient afin de savoir laquelle de leurs professions respectives était la plus ancienne.

— Eve a été créée avec une côte d'Adam, dit le chirurgien ; ce fut évidemment une opération chirurgicale.

— Oui, dit l'architecte, mais, bien avant cela, l'ordre fut créé du chaos, et ce fut là une œuvre d'architecte.

— Et qui a créé le chaos, s'écria le politicien, sinon un politicien ?

SOLUTIONS

TROUVEZ LES FAUTES

Voici, dans l'ordre, les fautes contenues dans chaque dessin :

- *Les pommes de pin ne poussent pas sur les sapins.*
- *Il n'y a pas eu de 29 février en 1938.*
- *Le cheval n'a pas le sabot fendu.*
- *Le canard doit avoir les pattes palmées.*
- *L'écrevisse a huit petites pattes et non six.*
- *Le croissant lunaire est à l'envers. La lune reflétant la lumière solaire, la partie éclairée doit être vers le soleil.*
- *A midi moins cinq, le soleil n'est pas à l'horizon.*
- *Une vache ne saute pas.*
- *Une églantine a cinq pétales et non six.*

L'AUTO DE LA MORT

L'allumage ayant été coupé avant l'accident, il y avait eu suicide. Le conducteur avait voulu faire croire à un accident, mais n'avait pas voulu courir le risque d'être brûlé vif au cas où il n'aurait pas été tué sur le coup.

CITEZ-EN CINQ

Ajax, Antigone, Electre, Œdipe roi, Œdipe à Colone.

Pindare, Euripide, Aristophane, Thucidide, Xénophon.

Virgile, Horace, Cicéron, Tite-Live, Ovide.

Cinq espèces de moulins : moulin à vent, moulin à eau, moulin à poivre, moulin à café, moulin à paroles (moulin à prières).

Cinq villes de Chine : Hong-Kong, Shanghaï, Nanking, Pékin, Canton.



NOS CONTES

LA PROTEGEE DE PHARAON

Pendant vingt jours, le prince de Sayhoul poursuivit les lions et les sangliers, dans les sombres forêts et les vallées profondes du Liban. Sa passion de la chasse assouvie et la fatigue le gagnant, il ordonna à ses compagnons de reprendre le chemin de la forteresse qui lui servait de résidence, et où sa femme bien-aimée, la belle et douce Saria, l'attendait avec son fils et sa fille.

Aussitôt qu'elle l'eut aperçu, escaladant à cheval les sentiers de la montagne, dont les remparts majestueux de la forteresse couronnaient la crête, elle fit ouvrir toutes grandes les portes et courut, alerte et gaie, à la rencontre de son époux.

Le prince la reçut amoureusement dans ses bras et serra ses deux enfants sur sa large poitrine.

Lorsqu'il se fut remis des fatigues de sa randonnée, Saria lui dit, d'une voix où se trahissait une grande émotion :

— O mon époux adoré ! ton absence m'a paru trop longue. Je fus sur le point, hier, d'envoyer des coureurs à ta recherche, car j'ai à te faire part d'une grave nouvelle.

Le front subitement rembruni, le prince demanda avec une hâte inquiète :

— Quelque danger a-t-il menacé ta vie ? Quelque contrariété a-t-elle troublé la quiétude de tes jours et de tes nuits ?

D'un geste gracieux, elle s'empressa de le rassurer :

— Non. Rien de cela n'est arrivé. Ecoute-moi bien : depuis quelques jours, un messager est arrivé d'Egypte, m'apportant des nouvelles de la Cour de Pharaon.

— Toutmès ?

— Toutmès le Troisième, oui. Car il est maintenant l'unique maître de l'Egypte et le seul occupant de son trône, après la mort de la reine Hatshepsout, la femme de son père, qui gouverna avec lui pendant plus de dix-sept ans.

— Et quelles sont les nouvelles qu'apporte le messager, ô Saria ?

— Avant de te faire part du message, laisse-moi te rappeler, ô mon maître, les engagements que tu m'autorisas à prendre, lorsque Pharaon donna son consentement à notre mariage. J'étais, tu t'en souviens, la protégée de Toutmès et des siens. Je suis redevable de la vie, de la richesse, des honneurs dont je fus entourée, à la grande Hatshepsout et à Toutmès, qui règne maintenant à Thèbes. C'est dans le palais royal de la ville aux cent portes que je vécus, heureuse et adulée. Et c'est dans ce palais que ton regard tomba sur moi pour la première fois. Tu venais d'arriver à Thèbes, en ami et allié, et tu étais l'hôte de la reine. Simultanément, nos deux cœurs battirent à l'unisson. Tu demandas de m'épouser. Il fallait l'assentiment de la reine et du roi, qui ne le refusèrent pas. Je quittai alors mon pays d'adoption, l'Egypte, et je vins partager ta vie dans ces rudes montagnes. Mais je me souviens toujours des conditions imposées par Pharaon et des engagements acceptés par moi, et qui doivent être respectés.

Le prince de Sayhoul interrompit sa femme :

— Je me souviens autant que toi, ô Saria, des conditions et des engagements.

La protégée de Pharaon poursuivit :

— Toutmès me dit, en présence de la femme de son père, Hatshepsout, qui régnait en même temps que lui : « Saria, tu fus arrachée de ton foyer par nos soldats, au cours d'une expédition lointaine. Je te sauvai de la captivité et de l'esclavage. Tu fus admise à la Cour, où la reine t'entoura de sa sollicitude et de son affection. Tu nous dois donc tout, sans excepter la vie. Or, si nous consentons aujourd'hui au mariage que tu désires, nous t'imposons, en même temps, une condition essentielle que tu t'engageras à remplir lorsque notre volonté t'y appellera. Saria, tu empêcheras ton époux et ses hommes, en tout temps et en tout lieu, de prendre part à une guerre dirigée contre Pharaon et de s'associer aux ennemis de l'Egypte. S'ils doivent un jour prendre les armes, que ce soit donc pour nous et non point contre nous. Que ton époux soit toujours, quelles que soient les circonstances, sinon un allié, du moins un ami. Et s'il ne veut pas guerroyer pour nous, qu'il se confine dans une bienveillante neutralité. Va, et que les dieux veillent sur toi ! »

— Oui, répéta le prince de Sayhoul, oui : voilà bien ce que Toutmès a dit.

— Le moment est venu, ô mon bien-aimé, de tenir ma promesse et de répondre au vœu de Pharaon.

— Comment ?

— Ecoute, maintenant, le contenu du message qui m'arrive de Thèbes : « La reine Hatshepsout a rejoint, dans le monde de l'au-delà, ses pères et ses aïeux. Toutmès le Troisième règne seul sur l'Egypte. Or, les rois et les princes d'Asie, enhardis, deviennent de plus en plus agressifs. Ils se livrent fréquemment à des incursions inquiétantes dans les régions de nos frontières. Prétendant être les égaux de Pharaon, nombre d'entre eux ne payent plus le tribut annuel. Ne pouvant tolérer davantage une situation qui risque d'empirer, Toutmès le Troisième lève en ce moment une armée considérable, qu'il conduira bientôt lui-même à travers les sables brûlants et les plateaux arides, pour châtier ces rois et ces princes que l'orgueil égare. Leurs armées seront décimées, leurs campagnes saccagées, leurs trônes abattus, leurs villes rasées et Pharaon seul dictera sa loi chez les peuples qu'ils gouvernent. Que Saria se rappelle le pacte conclu lors de son mariage, et que le prince de Sayhoul se tienne à l'écart de la lutte qui va s'engager. Toutmès l'épargnera ainsi que les siens ; il remettra entre ses mains les sceptres de tous les rois qui seront amenés en captivité à Thèbes, pour orner le triomphe de Pharaon. »

Saria se tut et fixa son regard sur l'homme devenu pensif.

Puis, elle reprit :

— Voilà, ô mon maître chéri, ce que le messager de Thèbes m'a dit, de la part de Pharaon. L'armée égyptienne doit être, maintenant, en route vers nous. Sous peu, le sort de tes voisins et amis sera placé dans la balance du destin.

Saria se tut de nouveau. Ses yeux ne quittaient pas l'homme devenu encore plus pensif.

Elle comprit qu'un cas de conscience le tiraillait et que, pris entre deux devoirs et placé au croisement de deux routes, le prince de Sayhoul hésitait.

Se joindra-t-il aux princes d'Asie pour repousser l'envahisseur, ou prêtera-t-il l'oreille à la voix de l'amour et du loyalisme, qui lui impose une dure nécessité : celle de demeurer neutre pour éviter à son épouse la honte de devenir parjure ?

La protégée de Pharaon devina les causes de la perplexité de son époux. Mais ce qu'elle ne devina pas, c'est que le prince de Sayhoul avait peur. Et c'est cette peur de la défaite, cette peur de la perte de ses biens, cette peur de la captivité qui fit pencher la balance, dans la décision que l'homme finit par prendre. Car il connaissait la puissance de Toutmès et il ne doutait pas un instant de sa victoire sur les princes d'Asie. Ces derniers, quoique groupant leurs forces, étaient loin de pouvoir soutenir le choc de la formidable puissance de l'Egypte. Et puis, ces princes n'allaient-ils pas être vaincus et dépouillés à son profit, lui, le petit seigneur de Sayhoul ?

— Si je m'associe à eux, pensait-il, je serai irrémédiablement perdu.

Les bras de sa femme l'entourèrent, cependant que deux yeux noyés de larmes le suppliaient du regard :

— Que vas-tu faire, ô mon bien-aimé ?

Doucement, l'homme vaincu par la femme, le guerrier vaincu par la peur, le prince vaincu par l'ambition, laissa tomber ces mots de ses lèvres tremblantes :

— Saria ! Tu t'engageas devant Pharaon à respecter sa volonté et tu lui affirmas que ton époux ne lui ferait jamais la guerre... Je tiendrai ta promesse.

•

Toutmès III monta sur le trône en l'an 1493 avant l'ère chrétienne, régna en association avec sa belle-mère Hatshepsout, puis devint seul maître de l'Egypte en 1472, après la mort de la grande reine.

Le premier souci du nouveau Pharaon fut de ramener dans l'obéissance les rois et les princes d'Asie afin d'étendre et d'assurer la souveraineté de l'Egypte sur les contrées situées entre la mer Centrale, le golfe Arabique et le cours de l'Euphrate.

Le plus dangereux des vassaux insurgés et le plus entreprenant des ennemis de Pharaon était le roi de Kadich ou Kodchou. Ce prince, qui rêvait de réunir sous sa seule et unique autorité les peuples tributaires de l'Egypte, en Asie, incitait sans cesse ses voisins à la révolte et faisait miroiter à leurs yeux un avenir plein de promesses, lorsque les trésors de Thèbes auraient été pillés par eux. Il fit tant et si bien qu'ils finirent par répondre à son appel. Et une formidable coalition se forma contre l'Egypte. Les coalisés, mettant toutes leurs ressources à la disposition du roi de Kodchou, lui prêtèrent serment de fidélité et lui demandèrent de marcher à leur tête à la conquête de l'Egypte.

Mais, pendant que les messagers de l'ambitieux prince parcouraient encore les villes, les campagnes et les déserts, appelant aux armes les populations sédentaires et nomades, réveillant en elles leur instinct belliqueux, rallumant dans les cœurs le feu sacré du patriotisme, répandant la nouvelle de la coalition qui doit libérer la Syrie entière du joug égyptien, une nouvelle inattendue arriva d'Egypte et jeta le prince de Kodchou et ses amis dans la consternation. Toutmès, sans attendre qu'on l'attaquât, prenait les devants et s'avançait, à la tête d'une formidable armée, contre les rebelles.

Un moment décontenancé, le chef des coalisés ne tarda pas à se ressaisir. Il convoqua ses alliés à un congrès, dans la ville de Mageddo, pour examiner la situation et faire face au danger qui approchait.

Tous furent exacts au rendez-vous, sauf un seul qui n'y vint pas : c'était le prince de Sayhoul.

Unanimement, les coalisés, réalisant la portée de la menace dont ils étaient l'objet, décidèrent de concentrer leurs forces éparses, de les répartir en deux armées, dont l'une se rangerait en bataille dans la plaine de Mageddo, s'appuyant ainsi sur la place forte elle-même, cependant que l'autre se posterait dans les défilés du Lamanou, ou Mont Liban.

Et mettant à exécution ce plan, les armées alliées attendirent de pied ferme l'arrivée des troupes de Pharaon.

•

La plaine de Mageddo est connue de nos jours sous le nom de plaine d'Ibn Amer. Elle s'étend — entrecoupée des montagnes du Carmel — de la Méditerranée au Jourdain et à la mer Morte.

C'est le champ de bataille idéal pour les égorgeurs d'hommes, avec ses terres aplanies, ses étendues sablonneuses, ses vallées sinueuses, ses collines rocailleuses et les mille et une embûches qu'offre sa nature accidentée. Les massacreurs, venus du Nord ou du Sud, de l'Est ou de l'Ouest, établirent là, dans cette plaine insatiable de chair et de sang, leur quartier général.

C'est de la ville de Selleh, la Kantarah de nos jours, où elle s'était rassemblée, que l'armée de Toutmès lança son offensive. Longeant la côte, les Egyptiens s'emparèrent sans coup férir de Raphihou et de Ghazatou, aujourd'hui Rafah et Gazah, poussèrent jusqu'à Japou, l'actuelle Jaffa, et se dirigèrent de là vers le massif du Carmel. Sans hésiter, Toutmès lança ses troupes dans les défilés qui conduisaient vers Mageddo. Devant les remparts de cette ville, le gros des forces coalisées s'était massé sous le commandement du prince de Kodchou. Attaquant de front, Toutmès lança en même temps une partie de ses troupes dans un mouvement enveloppant, pour prendre son ennemi à revers et lui couper sa retraite vers Mageddo.

La bataille fut terrible. Cette journée de 1471 avant l'ère chrétienne marqua une date mémorable dans l'histoire d'Orient. La Bible la cite sous le nom de Her Mageddon, ce qui pourrait être traduit de nos jours par l'expression : « grande guerre ».

Toutmès stimulait ses soldats et, la lance à la main, debout sur son char, donnait l'exemple en se jetant au-devant du danger. Voyant la personne sacrée de Pharaon exposée aux flèches de l'ennemi, les Egyptiens se battirent bravement. De leur côté, surpris par la rapidité avec laquelle Toutmès les avait attaqués autant que par l'irruption des Egyptiens derrière eux, les Syriens déployèrent des prodiges de stratégie. Jusqu'à la nuit tombante, la plaine de Mageddo fut le théâtre d'une lutte sans merci. La ténacité des confédérés, galvanisés par leurs chefs, ne put quand même avoir raison de l'impétuosité des troupes de Toutmès. Débordés, ils décidèrent de se replier vers Mageddo et de se retrancher dans la place forte. Mais la route de ce refuge leur était déjà coupée. Seuls le prince de Kodchou, le seigneur de Mageddo et quelques centaines de fidèles réussirent à se frayer un passage à travers les flots mouvants des guerriers qui s'entre-tuaient.

Lorsque les fuyards arrivèrent devant les portes de la ville, la garnison refusa d'ouvrir, par crainte de voir les Egyptiens y entrer en même temps que les Syriens.

Ces derniers pénétrèrent dans Mageddo au moyen de cordes qu'on leur jeta par-dessus les murailles.

Le butin de cette victoire fut immense, pour les troupes de Pharaon : deux mille deux cents chevaux, cinq cents arcs, deux mille moutons, neuf cent vingt chars, deux cents cuirasses, vingt mille chèvres et une quantité considérable de lances, d'épées, de poignards, de flèches et de massues furent le bilan de la journée.

Quant à la ville de Mageddo, elle se rendit après un siège sévère. Les princes, qui connaissaient les intentions de Toutmès à leur égard, se croyaient perdus. Mais Pharaon fit preuve de clémence, ce qui fut en réalité de la sagesse. Il fit grâce de la vie à tous les chefs de la coalition et ne leur imposa qu'une condition : celle d'envoyer chacun l'un de ses fils en Egypte pour y apprendre les sciences et les arts. Ainsi, Toutmès, en retenant des otages, obtenait une garantie contre les princes et espérait les maintenir dans l'obéissance.

Dès lors, l'Egypte vécut dans une paix relative avec ses voisins d'Asie. Mais ce ne fut qu'une accalmie. La rébellion ne tarda pas, quelques années plus tard, à éclater de nouveau à Kodchou même, devenue le centre de l'agitation et la citadelle de l'indépendance syrienne. Quatorze fois de suite, Toutmès dut entreprendre des campagnes militaires ou des expéditions punitives, pour faire respecter l'autorité de Thèbes par les vassaux turbulents.

•

Après la chute de Mageddo et la soumission des coalisés syriens, lors de la première campagne durant laquelle le prince de Sayhoul avait gardé une stricte neutralité, Toutmès, rentré en Egypte, dépêcha un messager à son fidèle et loyal ami. Le messager était chargé de faire part à l'épouse de Saria de la décision prise par Pharaon en sa faveur. En récompense de son attitude passive dans le conflit qui venait d'aboutir à la défaite de ses compatriotes, le prince de Sayhoul était chargé de surveiller ses voisins et de mettre Toutmès au courant de leurs faits et gestes. En même temps, Pharaon le reconnaissait comme « roi des rois » de Syrie et lui envoyait des présents somptueux.

Le messager quitta Thèbes à la tête d'une troupe de cavaliers et se dirigea en hâte vers les montagnes du Liban où, dans sa forteresse dominant le littoral phénicien, le prince de Sayhoul devait attendre, dans les délices d'une vie paisible, agrémentée par l'amour voluptueux de Saria, les ordres de son maître de Thèbes. Mais l'envoyé de Pharaon, arrivé au terme de son voyage et pénétrant dans la citadelle, se trouva au milieu d'une cérémonie funèbre : l'avant-veille, le seigneur du lieu venait de quitter ce monde pour le séjour éternel des âmes.

Perplexe, le messager fit part de sa mission à la veuve éplorée.

Saria, dont les yeux ne tarissaient pas de larmes, se lamenta, se frappa les deux joues où des rides se creusaient déjà, s'arracha les cheveux et, d'une voix rauque et caverneuse, elle fit à l'Egyptien le récit du drame qui bouleversait sa vie et risquait d'y mettre fin :

— Va, murmura-t-elle, reviens vite sur tes pas et dis à Pharaon que Saria le salue et le félicite de son triomphe. Mais dis-lui aussi que sa belle protégée n'est plus que l'ombre de ce qu'elle fut. Elle pleure son époux et son soutien. Le prince de Sayhoul est mort assassiné ! L'homme qui l'a tué est un soldat qui combattit contre les Egyptiens à Mageddo. En plongeant la lame homicide dans le cœur de mon malheureux époux, l'assassin s'est écrié : « Je venge les miens dans le sang du traître, qui n'écouta pas l'appel du devoir et refusa d'aller au combat pour l'indépendance de sa patrie ! » Puis, sa sanglante mission accomplie, l'homme, sans laisser aux nôtres le temps de le saisir, se jeta du haut de la muraille et alla s'écraser sur les rochers.

Saria se tut, la voix étouffée par les sanglots.

Le messager de Toutmès baissa la tête, s'approcha lentement, plia le genoux devant la princesse désemparée et baisa avec respect le pan de sa robe de deuil.

— Lève-toi, reprit Saria, lève-toi, messager, et reprends le chemin de Thèbes la Glorieuse. Que Toutmès apprenne le malheur qui me frappe et le désarroi qui m'emporte dans son tourbillon. Pharaon a tenu sa parole et respecté son engagement : il a voulu faire du prince de Sayhoul le roi de la Syrie unifiée. Je l'en remercie. Mais qu'il sache, ô messager, que Saria, sa protégée, n'a pas moins tenu sa parole ni moins respecté son engagement, ce qui lui coûta la vie de son époux bien-aimé, son propre bonheur et l'avenir de ses enfants chéris !

•

Toutmès Pharaon voulut par la suite dédommager la princesse des malheurs qui s'étaient abattus sur elle à cause de lui. Mais toutes ses tentatives furent vaines.

Car nul ne put savoir dans quelle retraite lointaine et mystérieuse, au fond des gorges sauvages, au milieu des forêts touffues ou sur les cimes altières des montagnes du Liban, celle qui fut la resplendissante châtelaine de Sayhoul alla cacher une douleur inconsolable et finir une vie sans espoir.

HABIB JAMATI

Cinéma DIANA

Rue Elfi Bey — Tél. 47067-68-69 — R.C. 7374

DU LUNDI 17 AU DIMANCHE 23 AOUT
PARAMOUNT PICTURES présente

Lloyd NOLAN * *Patricia* MORISSON * *Akim* TAMIROFF

dans

"THE MAGNIFICENT FRAUD"



Dans les coulisses de la politique, la passionnante intrigue d'un Dictateur... et de son Double !

Au Programme :
WAR PICTORIAL NEWS,
le journal filmé de la guerre.

Chaque jour trois séances à 3 h. 15, 6 h. 30 et 9 h. 30 p.m.
Vendredi et Dimanche matinée à 10 h. 30 a.m.





Cinéma METROPOLE

Rue Fouad 1er — Tél. 58391 — R.C. 7374

DU MARDI 18 AU LUNDI 24 AOUT
PARAMOUNT PICTURES présente

Barbara STANWYCK * *Henry* FONDA

dans

"LADY EVE"

Du commencement à la fin, un immense éclat de rire !

Au Programme :
WAR PICTORIAL NEWS,
le journal filmé de la guerre.

Chaque jour trois séances à 3 h. 15, 6 h. 30 et 9 h. 30 p.m.
Vendredi et Dimanche matinée à 10 h. 30 a.m.



Cinéma ROYAL

Rue Ibrahim Pacha — Tél. 45675-59195 — R.C. 5815

DU LUNDI 17 AU DIMANCHE 23 AOUT
UNITED ARTISTS présente

Margaret SULLAVAN * *Fredric* MARCH * *Glenn* FORD

dans

"SO ENDS OUR NIGHT"



Issu des événements actuels, un drame d'une vibrante intensité !

Au Programme :
WAR PICTORIAL NEWS,
le journal filmé de la guerre.

Chaque jour trois séances à 3 h. 15, 6 h. 30 et 9 h. 30 p.m.
Vendredi et Dimanche matinée à 10 h. 30 a.m.

